



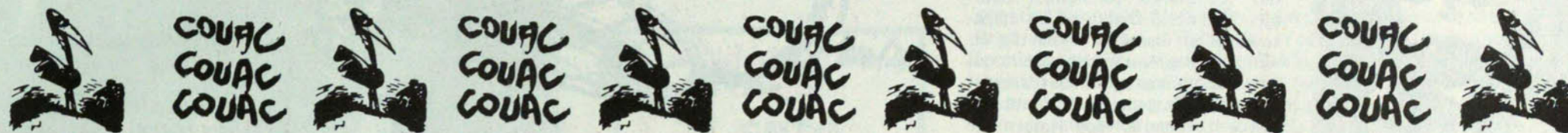
Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse...

R. Bourassa, 1990

FONDU EN 1997

Un drôle d'oiseau **Le Couac**

4 à 6 poitrines de canard / 4 oignons verts, émincés / 2c. à soupe d'huile à salade / sel poivre Jehane Benoit «La nouvelle encyclopédie de la cuisine»



Vol. 1 • no 12

Septembre 1998

1,99 \$

Democracy made in Canada

Depuis le jugement de la Cour suprême, nous n'irons plus voter sans la présence de notre avocat...

Sang, sexe, sport et de la merde partout

TOS mise dorénavant sur «une recette qui a fait ses preuves chez Quebecor: du sang, du sexe, du sport». (La Presse, 14-08).

Finalement, se torcher avec le Journal de Montréal n'était rien: il va maintenant falloir apprendre à le faire avec un écran de télé.

Vaines promesses de Télé-Québec

Notre vaillant confrère de Rimouski, le bimestriel Mouton noir, mène campagne contre Télé-Québec qu'il accuse de trahir les engagements pris en commission parlementaire, il y a trois ans, quant à la production d'émissions dans les régions.

Dans son numéro de juin, sous une manchette zolesque, «l'accuse...», Denis Labrecque, qui fut journaliste et réalisateur à Télé-Québec en Abitibi, en Estrie et dans le Bas-Saint-Laurent, sonne la charge. Il évoque un double détournement de mandat.

Premier détournement: sous prétexte d'une insuffisance budgétaire, la direction de T.-Q. a annoncé qu'elle s'en remettait au secteur privé pour la production de la quasi-totalité de sa programmation, sauf pour les émissions d'information. Aussi bien dire que T.-Q. vend son âme et devient une chaîne bassement commerciale, comme les autres.

Second détournement, même l'exception touchant les émissions d'information n'a pas été respectée. La grille des émissions ne comporte plus qu'une seule émission d'information, produite à Montréal dans le secteur privé. Rimouski peut bien aller se faire voir, on ne la verra plus à T.-Q.

Le Mouton noir revient à la charge dans son numéro de septembre. Le mandarin Robert Normand, P.D.G. de Télé-Québec, en prend pour son rhume.

Sensibles aux revendications des régions, nous appuyons la campagne menée par notre confrère du Bas-Saint-Laurent.

LE COUAC

INCROYABLE Offre spéciale du Couac!

À partir du vol. 1, n° 12 (le numéro que vous avez entre les mains), Le Couac vous offre une série (fantastique) de textes de Raymond la Science sur l'économie. Le premier de cette série de 12 est à lire en page 5!

Suprême de poulet et nouilles

out un peuple de journalistes et de spécialistes s'amuse, depuis plusieurs jours déjà, à commenter l'avis de la Cour suprême. On y passera encore des heures et des jours, sans trouver à y voir beaucoup plus clair.

Les souverainistes trouvent que leur démarche est légitimée par la Cour. Les fédéralistes aussi. Chacun tente de faire son miel d'un avis à la Salomon qui n'a, en définitive, troublé la tranquillité de personne. À peu près partout, on trouve la décision raisonnable et nuancée. On y voit tout, sauf la force qui s'y manifeste.

Il y a pourtant là une manifestation d'arrogance fédérale grosse de menaces. Cela va en fait beaucoup plus loin que ne le laisse croire nos savants analystes.

En s'adressant à la Cour, Stéphane Dion invoquait les «raisons supérieures» qui justifient à son sens l'existence même du Canada. À l'entendre depuis son entrée en politique, on croirait presque que le Canada a sur terre une mission prophétique à remplir. Professeur de science politique, Dion semble avoir tout à fait oublié que la raison d'un État, c'est toujours celle de sa puissance.

Depuis 1982, c'est-à-dire depuis le coup d'État légal mais illégitime de Trudeau, les juges de la Cour suprême sont chargés, à tout moment, pour une multitude de questions, de raisonner la raison d'État qu'invoque aujourd'hui Stéphane Dion. Et qu'affirment ces juges? À peu près tout, pourvu que cela se situe justement dans les li-

mites exactes de ceci qui est leur raison d'être: la raison d'État.

La raison d'État, c'est la raison améliorée, la raison qui vaut plus que la raison tout court. C'est la raison qu'on ne remet pas en question. C'est une raison qu'on pense, sous l'éclairage du pouvoir, être la seule raison.

Au Canada fédéraliste, la haine de l'autonomie québécoise a été élevée en raison d'État. Cette

haine est devenue la raison du plus fort, la raison de celui qui, parce qu'il est le plus fort, croit qu'il a toujours raison. Dans l'avis de la Cour, la répétition ad nauseam de l'exigence d'une «question claire» et d'une «majorité significative» affirme cela. La prérogative de la raison d'État canadienne est ainsi affirmée partout, pratiquement à chaque page de l'avis. On y engage à se soumettre à l'ordre du droit canadien, ordre construit sur un coup d'État dont le Québec a fait les frais.

vernement fédéral depuis le référendum de 1995. Il s'y dessine une ligne très claire: réduire à ses marges extrêmes le sentiment autonomiste québécois. Une extraordinaire cohérence des actions affirme sans cesse cet objectif. À Ottawa, on gouverne en fonction de cela. Et à Québec? Le gouvernement est vieux, d'ailleurs non pas tant par ses effectifs que par ses attitudes. Il joue son jeu à courte vue. Il fait surtout de la gérance et de l'administration. Il fait presque pitié à force d'être provincial.

Mais le plus intéressant, dans cette histoire, ce pourrait bien être Jean Charest. Il fallait l'entendre la journée précédant la décision de la Cour. À son sens, le commentaire des juges n'aurait aucune importance. Rien du tout. Le régime péquiste tenterait d'en faire ses choux gras, mais il faudrait absolument ne pas en tenir compte. Interpréter les mots de la Cour serait du temps perdu.

Cette attitude est pour le moins révélatrice de la pensée du chef des libéraux-conservateurs. Dites une chose ou une autre, les paroles ne sont que des paroles. Le fond des choses se trouve ailleurs. Le discours n'est qu'un décor. C'est une comédie. Du maquillage. On sourit. Il ne compte pas. Il ne veut rien dire. On dit des choses, mais n'importe quoi, et le lendemain autre chose encore. Et un jour, sans trop s'en rendre compte, on devient avocat ou chef du Parti libéral. Parfois les deux.

Qu'on regarde attentivement les actions du gou-

JEAN-FRANÇOIS NADEAU



La Suprême

Malgré sa constitution unilatérale, son mode de nomination arbitraire et partisan (par le premier ministre), la compétence tous azimuts qu'on lui attribue, la Cour suprême paraît vénérable comme la Bible dans certains milieux. Elle est l'Être suprême des causes et de leurs effets.

La Cour des règlements de comptes se prononce comme un oracle, sans miracle. Bora Laskin, créature de Trudeau, «à peine un juge», selon un observateur, en fut pourtant un suprême, un sublime. À la télé pancanadienne, le moindre speaker se croit tenu d'en rajouter, de répéter «le plus haut tribunal du pays».

Top Court, c'est Top Gun: les techniques de pointe, les coups fourrés sous l'hermine.

On doit dire «la suprême» comme on dit «la totale»: opération définitivement mutilante.

LAURENT MAILHOT

Reconnaissance de dette

Vers le milieu des années 80, le Conseil de la langue française, dont je faisais partie, invita plusieurs écrivains et journalistes à réaliser un ouvrage de collaboration sur des questions relatives à la langue au Québec, ouvrage qui serait édité par lui. Il voulait des textes entièrement libres, en somme le contraire d'une publication officielle. Une réunion de quinze ou vingt personnes eut lieu. Il n'y avait pas là que des indépendantistes. Le Conseil avait cherché une certaine diversité. Quelques-unes des personnes refusèrent leur collaboration.

Lise Bissonnette était présente. Elle donna l'impression de regarder un peu notre projet de haut, et aussi le nationalisme. Avait-elle déjà fait son long séjour enthousiaste à New York et ce séjour l'avait-elle à ce point «internationalisée»? Je me rappelle une de ses remarques. Elle affirmait avec une certaine condescendance que pas grand-chose enfin ne distinguait les Québécois des Canadiens ou des Américains, laissant entendre que la problématique discutée ne l'intéressait pas beaucoup. Son observation, superficielle, me faisait sourire et je le lui dis.

Peu importe ma petite histoire. Cette perplexité sceptique, cette opinion courte et un peu hautaine ont disparu par la suite et Lise Bissonnette s'est affirmée comme la personnalité que l'on sait. Mais elle quitte maintenant Le Devoir. Je désire lui dire un mot d'hommage.



Comme bien des gens, je n'étais pas trop sûr de l'orientation que Mme Bissonnette, devenue directrice du Devoir cinq ou six ans plus tard, donnerait au journal. J'avais à la

mémoire sa période new-yorkaise... Mais une intuition a dû m'inspirer puisque je lui ai écrit aussitôt une lettre de félicitations, suivie, dans l'année, de pas moins de trois articles dans Nouvelles-CSN à l'appui de son entreprise au Devoir.

Tout le monde sait maintenant qu'elle y a été extraordinaire à plusieurs égards. Inutile de trop insister. Relever ce journal moribond, ennuyeux et au bord de la faillite, s'entourer de toutes les compétences nécessaires à cette fin, diriger difficilement et efficacement cette entreprise, avec d'autres bien entendu mais à leur tête, moderniser ce journal, y apporter comme rédactrice, dans plus d'un domaine, une pensée vigoureuse et articulée, s'engager sans détour pour une idée — la souveraineté du Québec —, prendre une place importante dans les débats publics dans ce journal et ailleurs, voilà en peu de mots sept ou huit ans de travail plus que remarquable, dont nous lui sommes redevables.

Un seul reproche: qu'elle quitte à présent Le Devoir, seul quotidien libre au Québec, et aussi une carrière importante dans la discussion des affaires publiques. Mais ce reproche se veut plutôt l'expression d'un regret.

PIERRE VADEBONCEUR



Humanisme et Charia

Les talibans, vous connaissez? Vous savez, ces joyeux drilles qui interdisent l'école aux filles afghanes et qui organisent des autodafés de télévisions? Eh bien, ils ne sont pas aussi barbares qu'on le croit. Au début d'août, un voleur a été condamné à avoir les mains coupées, en stricte application de la loi islamique. La sentence a été exécutée sur la place publique, mais le supplicié a subi son châtimement sous anesthésie locale. C'est à peine s'il a «senti un souffle sur ses mains», pour paraphraser le bon docteur Guillotin. Qui a dit que la Charia ne s'adaptait pas au progrès?



1-800-TZIGANE

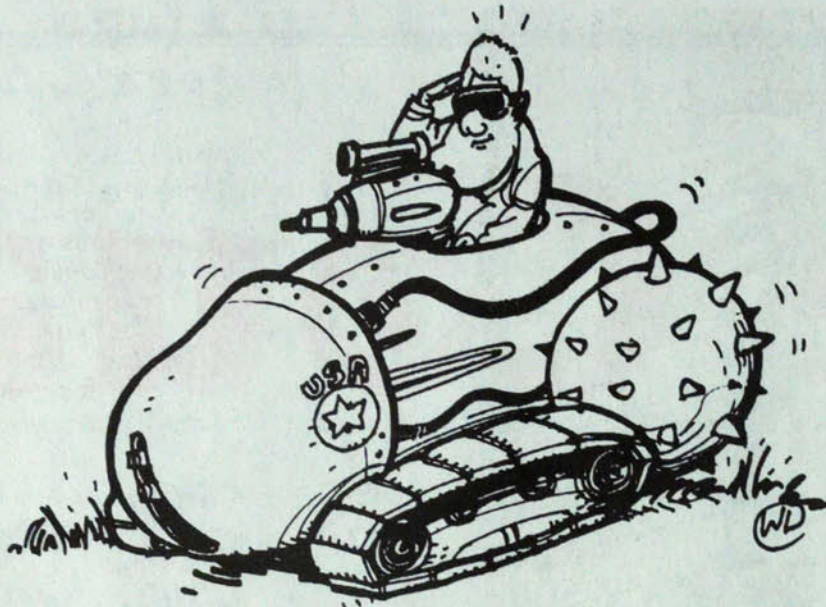
15 000 Tziganes ont assisté à l'enterrement de Mircea Cerari, le roi des Tziganes moldaves (*Courrier International*, 30 juillet-19 août). Le défunt avait exprimé le désir d'être inhumé avec un téléphone, un ordinateur, un modem et un télécopieur pour maintenir la communication avec ses sujets. Mort d'un pigeon voyageur...



Unicellulaire

Céline Dion est financée par Ericsson, une compagnie qui commercialise des téléphones cellulaires. Commentaire de la chanteuse au magazine *Rolling Stones* du mois d'août: «Ericsson représente des valeurs qui sont importantes pour moi.» L'argent et encore l'argent, sans doute. Or Ericsson est une compagnie qui mène nombre de ses activités en Birmanie, comme le rappelait à Boston une poignée de manifestants lors du premier spectacle de la tournée mondiale de la chanteuse-cellulaire. Le 19 août, à Genève, l'Organisation internationale du travail (OIT) dénonçait, à la suite d'un rapport d'enquête, la situation faite aux femmes, aux enfants et aux personnes âgées dans ce pays. Selon le rapport d'enquête, le gouvernement birman accepte que l'on utilise la population «comme une réserve illimitée de travailleurs forcés non rémunérés et de serviteurs». La population birmane est-elle en plus obligée d'écouter Céline Dion?

JFN



Scoop

Après analyse de son sperme, les experts affirment que Bill Clinton serait le père de la fille présumée d'Yves Montand.

La vie de Premier ministre

Selon le site de nouvelles de Radio-Canada (16-08), à propos de l'Irlande du Nord: «Le bilan provisoire de l'attentat perpétré à Omagh [Irlande du Nord] s'établit pour l'instant à 28 morts et 220 blessés. Devant la gravité de la situation, le Premier ministre Tony Blair interrompt ses vacances en France.» Un Premier ministre, ça ne se déplace pas à moins de 28...

INTERNATIONAL

Égypte

La cité des morts d'Alexandrie — la nécropole — menaçait d'être détruite par une nouvelle voie routière qui doit relier l'autoroute du Caire au port d'Alexandrie. Grâce à l'UNESCO, le site sera préservé. À la suite de cette action, le gouverneur d'Alexandrie a même décidé de déplacer les habitants d'un bidonville qui bordait le précieux site archéologique. Les at-il asphaltés dans l'autoroute pour que l'on puisse les redécouvrir dans 2000 ans?

Égypte (bis)

En Égypte, l'hebdomadaire *Alf Leila* a été interdit par le ministère de l'Information, «dont dépend la censure». (*La Presse* 14-08)

Ne riez pas: nous avons, nous, un ministère de l'Éducation dont dépend l'ignorance.

USA

Si Clinton avait été policier plutôt que président, il aurait au moins pu prétendre que le coup est parti tout seul.

CLINTON REGRETTE...



Négociations fructueuses

Un texte a été émis suite aux négociations menées entre le Conseil national de la paix, une organisation colombienne non-gouvernementale, et l'ELN, la guérilla colombienne (*L'Express*, 23-07). Cette dernière serait prête à ne plus enlever ni enfants, ni vieillards, ni femmes enceintes, à la condition de trouver d'autres sources de financement... Augmenter le nombre d'enlèvements d'hommes et de femmes non-enceintes serait sans doute une solution acceptable...



Courrier des lecteurs

Au sujet de Vidéotron

Je crois que vous n'auriez pas dû reculer à ce point! Vous menez combat et vous auriez dû aller jusqu'au bout de vos erreurs, avec les conséquences qui vont avec. Très mauvais signal! Quelle sera votre crédibilité maintenant? Vous m'avez royalement déçu...

Russel Bouchard, Chicoutimi

N.D.L.R. Plusieurs lecteurs ont exprimé des regrets semblables à la suite de la publication, dans le numéro d'août, d'une rétractation à l'endroit de Vidéotron et de ses dirigeants. Le bon sens nous commandait d'agir de la sorte. Nos lecteurs auraient-ils préféré que nous fermions nos portes? Au bout du compte, cela aurait-il été plus utile que nous nous taisions définitivement? Nous ne le croyons pas.

Stratégie

[...] Je tiens à féliciter votre équipe pour l'excellent travail que vous accomplissez. Vous avez résisté à la tentation du jodel, ce qui est admirable, en plus d'offrir à votre lectorat des articles de qualité. Je crois cependant que vous avez commis une erreur stratégique en jetant le discrédit de façon accusée sur *La Presse*, ce quotidien qui, mieux que nul autre, aurait pu contribuer à honorer votre publication et à en susciter l'intérêt, ne serait-ce qu'en faisant référence à votre journal à l'occasion. [...]

Paul-André Allard, Montréal

LE DICTIONNAIRE

par Philippe Gauthier & Francis Dupuis-Déri

Petit lexique du Québec contemporain

Bibliothèque n.f. Service public dont le budget restreint explique la mauvaise tenue de livres.

Consultation n.f. 1. Activité qui consiste à demander l'avis de la population ou de ses partenaires, puis à prendre des décisions sans en tenir compte. 2. *Tournée de consultation*: se dit quand le processus de consultation tourne en rond.

Écoute (être à l') (loc. verbale) En relations publiques, attitude qui permet aux gens de se dévouer et aux organisations visées de les ignorer: *pour être à l'écoute de ses clients, notre organisation a mis sur pied la ligne 1-800-ÉCOUTER où ils seront mis en attente indéfiniment sans qu'il leur en coûte un sou.*

Ethnique adj. 1. Unité qu'utilise Statistiques Canada pour classer des Canadiens par ailleurs tous égaux. 2. *Communauté ethnique*, groupe de gens qui viennent d'ailleurs et qui ajoutent à la couleur locale. 3. *Vote ethnique*, question encore plus complexe que celles posées lors des référendums: *en 1995, le vote ethnique nous en a fait voir de toutes les couleurs, mais on en a eu pour notre argent.* 4. *Cuisine ethnique*, occasion de pratiquer sa langue maternelle: *le grand cordon bleu Jacques Parizeau nous offre son interprétation de la cuisine ethnique avec sa recette du pâté de campagne référendaire. Rassembler avec amour (dans un grand melting pot) un bouc émissaire, une tête de Turc, des homards bouillis et 95% de «Non». Faire monter au point d'ébullition. Saupoudrer de paroles haineuses et d'un zeste d'orangistes, puis napper d'un épais sirop de feuilles d'érable. Servir sur un Plateau Mont-Royal. Mot accompagné d'une salade de fleur de Lys et d'un fromage Petit Québec. Déguster avec plusieurs verres de Bourbon.*

Inforoute n.f. Terme uniquement utilisé par les politiciens, qui ont l'habitude de promettre des bouts de route pour gagner des votes: *L'inforoute, c'est exactement comme Internet, mais avec plein de nids-de-poule.*

Jeune n.m. 1. Un des piliers de notre société: *comme tous les piliers, les jeunes sont condamnés à se faire planter.* 2. Individu réputé apolitique parce qu'il n'a voté ni pour Trudeau, ni pour Lévesque, ni pour Drapeau. 3. *Jeune de cœur*: se dit d'un baby boomer porteur d'un stimulateur cardiaque. 4. *Jeune libéral*, jeune qui a pris un coup de vieux. 5. *Jeune péquiste*: se dit de tout péquiste qui n'a jamais été membre du R.I.N.

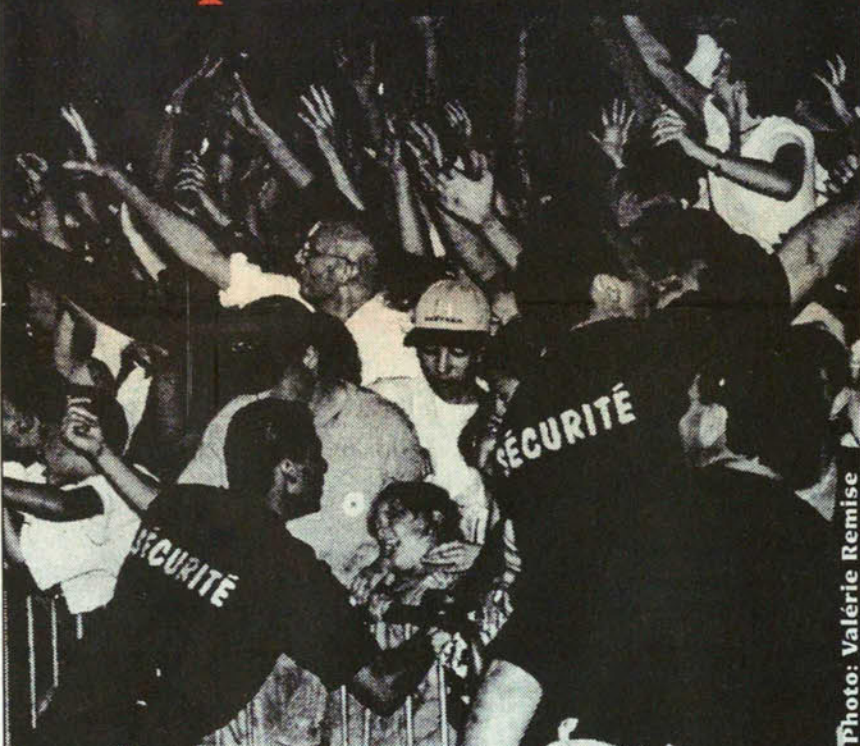
Juif n.m. 1. Membre d'un peuple qu'on ne peut pas réduire à l'usure. 2. *Humour juif*, concept difficile à circonscrire. Exemple d'*humour juif*: «Félicitations pour votre beau pogrom!» 3. *Congrès Juif*, dans le système politique canadien, organe exécutif du Parti Sion. Les souverainistes lui attribuent un faux célèbre, le *Protocole des sages de Dion*. **Note historique**: Les premiers Juifs arrivés en Nouvelle-France portent le titre de rabbins des bois. Après avoir déboisé les Plaines d'Abraham, ils acquièrent une réputation de terrassiers assidus à défaut d'être hassidiques, comme l'a écrit le Rabbini Groulx dans *La Pelle de la Race*. En 1980, le référendum place les Juifs dans une situation délicate: pas facile de trancher entre le «Oui» et le «Non» quand on attend le «mais si». La culture juive a fortement marqué la société québécoise avec des institutions comme la cabale à sucre et Youpin, la mascotte des Expos (*recherche hystérique effectuée par Austère Délire*).

Livre n.m. 1. Unité de masse impériale valant 454 grammes. 2. Objet culturel qui n'a plus beaucoup de poids à défaut d'avoir du volume: *avec Internet, le livre n'est plus vraiment à la page.* 3. *Tenue de livres*: la livre anglaise valant à peu près deux dollars, il faut 15 livres anglaises pour acheter un livre français.

Réforme constitutionnelle aux USA

Il est proposé que le nom de «Maison Blanche» soit remplacé par «Maison Close».

La photo du mois



Mangeux de hamburgers à l'ouverture d'un restaurant de hamburgers à Mourial. 28 juillet 1998

Photo: Valérie Remise

Abonnez-vous au Couac!

C'est pour qu'on ait du chien...



Le Couac

788, av. Laurier Est, Montréal (Québec H2J 1G1)
Téléphone : (514) 270-9392 • Télécopieur : (514) 270-7461

Éditeur: Pierre de Bellefeuille
Rédacteur en chef: Jean-François Nadeau
Collaborateurs: Sabina Badulescu, Normand Baillargeon, Marco de Blois, Geneviève Cardinal, François D'Amours, Francis Dupuis-Déri, Pierre Falardeau, Jacques Ferron, Philippe Gauthier, Christophe Horguelin, David Ledoyen, Laurent Mailhot, Max, Marcel Olskamp, Marion Piekarec, Pierre Vadeboncoeur, Céline Vangheluwe, Nadine Vincent, Hélène Visentin
Photographe: Valérie Remise

Illustration: Serge Ferrand, Luc Giard, Bruno Laporte, Gilles Laporte, Richard Suicide, Warten

Abonnement: Périodica (514) 274-5468 1(800) 361-1431

Publicité: Jacques Fleurent au (514) 355-2103
Jean-François Nadeau au (514) 270-9392

ISSN 1480-2074 • N° de publication (Poste Canada) 1213369
Imprimé au Québec

ABONNEMENT

1 an: 28,76 \$ • 2 ans: 51,76 \$ • Institutionnel: 57,51 \$ taxes incluses
Soutien: envoyez plus de 50 \$ ou (mieux) tout ce que vous avez...

OFFRE À SAISIR:

Abonnez-vous au *Couac* et obtenez une place gratuite dans notre loge au futur stade des Expos. Offre valable jusqu'à épuisement.

PLOGUES

Québec, Printemps 1918

Le 1^{er} avril 1918, 4 personnes étaient tuées lors d'une manifestation anti-conscription dans le quartier Saint-Sauveur de Québec. Pour commémorer l'événement, un comité s'est formé et a trouvé le financement nécessaire à l'érection d'un monument à l'angle des rues St-Vallier Ouest, Bagot et St-Joseph. Son inauguration aura lieu le 4 septembre. Le hic: le monument est pour l'instant muet, la somme amassée n'ayant pas permis la production d'un module explicatif. De plus, la sculpteure Aline Martineau a été sous-payée. On vous demande un petit effort: sur un budget total de 80 000 \$, il ne manque que 8 000 \$. Faites parvenir votre don au **Comité «Québec, Printemps 1918»**, 2601, avenue de Vitry, Québec (Qc) G1J 4B2. Reçus pour fin d'impôts.

Nul n'est censé ignorer la loi

Le collectif «Citoyens-nes opposés-es à la brutalité policière» (COBP) vient de lancer **Surprise! On a des droits?!**, un pamphlet au sous-titre évocateur: «Bâtir un rapport de force face à la police». Rédigé en collaboration avec les avocats Pascal Lescaubeau et Julius Grey, il s'agit d'un véritable guide de survie qui énumère les droits des citoyens et explique quoi faire en situation d'arrestation, d'interrogation, de fouille, de perquisition et lors de manifestations. On peut se procurer le petit livret à la **Librairie Alternative** (2035 St-Laurent, 2^e étage). On peut aussi communiquer avec COBP par téléphone ((514) 859-9065) ou par courrier électronique (cobp@hotmail.com).

Cinéma

Devant le refus de Téléfilm Canada de subventionner *15 Février 1839* de Pierre Falardeau, un comité amasse toujours des fonds. On nous promet d'ailleurs du nouveau pour très bientôt dans cette affaire... Tous les donateurs seront invités à la première.

Faites parvenir vos dons au:

Comité du 15 février 1839
C.P. 416, succ. de Lorimier,
Montréal, Québec H2H 2N7
tél: (514) 522-1502



Le piège à ours

Jean Chrétien se réjouit de voir Lucien Bouchard et Jacques Brassard devenir «réformateurs du fédéralisme». Les péquistes mous sont pris au piège. Si réforme il y a, dans l'entente de Saskatoon, elle va dans le sens de la centralisation, contrairement aux positions traditionnelles du Québec dont M. Bouchard ne se prive pourtant pas de se réclamer.

Bouchard n'a pas compris la leçon de 1981, lorsque le prétendu front commun de huit provinces s'est effondré, ouvrant la voie au rapatriement de la constitution qui a privé le Québec de son droit de veto et fourni au gouvernement central le puissant instrument de centralisation qu'est la Charte canadienne des droits et libertés.

La conférence de Saskatoon a produit un nouveau front commun des provinces, mais en y adhérant, le Québec a accepté le principe de l'intervention d'Ottawa dans le domaine social. C'est pourtant par opposition à ce principe qu'en 1971, Robert Bourassa a rejeté l'accord de Victoria. Du point de vue constitutionnel, le droit de retrait avec compensation financière ne corrige nullement l'intervention du fédéral dans un domaine de juridiction provinciale.

La taupe Claude Morin, qui a présidé au fiasco de 1981, aurait-elle repris du service auprès du «bunker» de la Grande-Allée?

PIERRE DE BELLEFEUILLE

Maire courage

Pourquoi Pierre Bourque, maire de Montréal, va-t-il dormir chez les pauvres plutôt que d'inviter les pauvres à dormir chez lui?



La monarchie inconsciente

Étrange pays que le Québec, qui laisse passer inaperçu le 98^e anniversaire de la mère de son chef d'État. Pourtant, ce jour-là, selon l'Associated Press (AP), qui ne verse d'ordinaire pas dans le genre lyrique, «même le soleil, qui s'était fait désirer ces derniers jours, était de la fête».

Il s'agit évidemment du temps qu'il faisait à Londres lorsque le bon peuple britannique célébrait l'anniversaire de la reine mère. Mais nous, nous n'avons pas célébré, hélas. Nous vivons sous le régime de la monarchie inconsciente.

MAX

Qui a jugé jugera

En Abitibi, le candidat libéral et ex-juge Jean-Charles Coutu affirme avoir voté «oui» lors des deux derniers référendums (*La Frontière*, 12-08). Il se déclare cependant contre l'indépendance du Québec et affirme que la question de 1995 n'était pas claire. Après tout, on est sérieux puisqu'on a été juge.

Anticléricalisme en Gaspésie: 1 curé assassiné.

Élection fédérale à Sherbrooke

Depuis le départ de Jean Charest de la scène fédérale pour la scène provinciale, le siège de député de Sherbrooke aux Communes est vacant. Une élection partielle aura lieu le 14 septembre afin de combler le poste. Les électeurs de Sherbrooke manifestent déjà leur intention de voter pour Jean Charest au fédéral, au provincial, au municipal et à la prochaine élection des marguilliers du diocèse.

► Greffes

André Bérard, mongol fier de type Banquendum gonflé à Planet Hollywood: «Si on offrait à tous les hommes la perspective de devenir chauve et en même temps de se faire greffer la face de Bruce Willis, il n'y en a pas un qui refuserait.» (*Le Journal de Montréal*, 30-07).

Si on offrait à tous les hommes la perspective de devenir riche et en même temps de se faire greffer le cerveau d'André Bérard, il n'y en a pas un qui accepterait.

Dion-Massé

Le pète-sec et la fesse molle

On verra sans doute bientôt Stéphane Dion et Marcel Massé venir au secours de Jean Charest comme ils l'avaient fait, si efficacement, pour Daniel Johnson. Ils forment un couple physique et constitutionnel contrasté: le plan B et le volume A, le fil de fer et le cercle vicieux, le rayon mortel et la face (fesse) cachée de la lune.

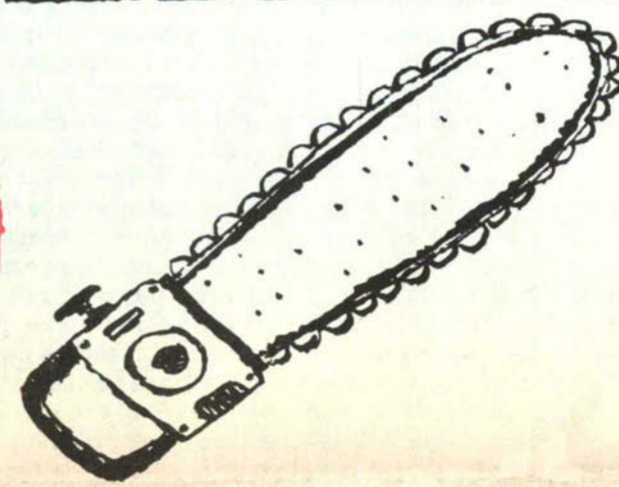
Le sous-ministre promu ministre et le petit prof monté en graine sont des figures imposées du cirque parlementaire: le sénateur-né et le parvenu, l'arrivé et l'arriviste, le conformiste tranquille et le conformiste agité. L'un a «œuvré dans la Francophonie», l'autre a connu Québec et Paris, mais ils ne jurent maintenant que par les banlieues (Aylmer, St-Laurent), le néo-gothique et l'«art nouveau» d'Ottawa. La morale masséiforme et le discours dionien s'appuient comme le *good cop* et le *bad cop* des séries B.

Massé et Dion vont à la soupe et aux desserts avec gourmandise, tout en s'opposant structurellement: le recuit et la recrue, le chaud et le frette, la patate bouillie et la frite racornie, la citrouille et l'asperge. Massé tartine épais avec une douceur enveloppante, écoeurante; Dion jette de la poudre (du poivre) aux yeux et met du sel sur les plaies. Il entretient le feu (au cul), alors que l'autre couve — et pond — sous la cendre.

L.M.

MUSÉE DE LA CIVILISATION

HACHE DE GUERRE (MIC MAC, QUÉBEC, 1998)



F&D



Photo: Valérie Remise

Un vendeur de hamburgers parmi tant d'autres.

PLANÈTE HOLLYWOOD

Prenant exemple sur Sean James Bond Connery (*Scottish National Party*), Sylvester Stallone prône lui aussi l'indépendance, mais celle du Québec. Alléluia! Entre deux entrevues, Rocky devrait cependant assurer la cohérence entre ses discours et ses affaires. «Je sais que tout le monde n'est pas d'accord là-dessus, mais moi j'admire ce combat que les gens mènent ici pour l'indépendance. Au moment où la culture fout le camp partout à travers le monde, j'aime bien voir des gens se battre pour garder la pureté de leur langue et de leur culture. C'est très intelligent ce que vous faites et c'est un exemple à suivre.» (*Journal de Montréal*, 30-07). Très intelligent. Par respect pour notre culture particulière, notre poutine nationale figure au menu de son temple montréalais de l'assimilation. Et par amour de notre langue, il fait rouler l'économie québécoise en fournissant du travail à la Commission de protection de la langue française.

Le numéro d'octobre marquera le premier anniversaire du COUAC. Et vous n'êtes même pas encore abonné...
Abonnez-vous au Couac!



Portera-t-il une serviette?

Par solidarité avec les gais, Pierre Bourque ira-t-il coucher au sauna?



PROJET DE TIMBRE COMMEMORATIF DU JUGEMENT DE LA COUR SUPRÊME

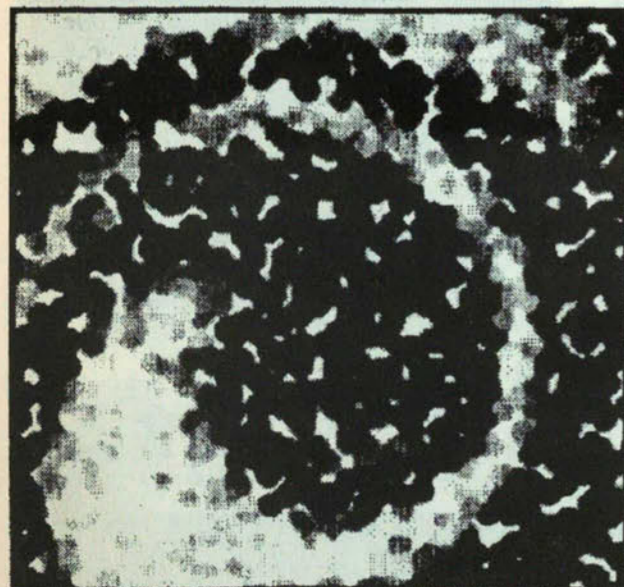
L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE

Stéphane Dion, maître incontesté de la diplomatie internationale, ergote sur la sagesse des gouvernants de Nevis (Petites Antilles du Nord). C'est que ceux-ci ont renoncé à se séparer de Saint Kitts à la suite d'un référendum ayant accordé 61,8% des voix à l'idée d'indépendance, la constitution du pays exigeant une majorité des deux tiers. C'est bien connu, la démocratie et son chantre fédéral préfèrent obtempérer à la volonté de 38,2% de la population, plutôt que de céder aux caprices de la majorité. Ce que le fils de Léon néglige cependant de souligner, c'est la hargne qu'a provoquée chez le gouvernement de Nevis l'intervention peu subtile du ministre fédéral des Affaires étrangères, Lloyd Axworthy, à deux jours du vote décisif. «Le Canada croit fermement qu'à l'heure de l'intégration mondiale, partout au monde la puissance procède de l'unité et de la coopération, non de la division et de la fragmentation» (*La Presse*, 12-08). De quoi je me mêle? Le grand frère canadien vient ainsi à la rescousse de son cadet de Saint Kitts, ancienne colonie britannique qui a accédé à l'indépendance en 1983. Après s'être débarrassé de la couronne britannique au début des années 80, le nouvel État est en effet aux prises avec des méchants séparatistes. Ça vous rappelle quelque chose?

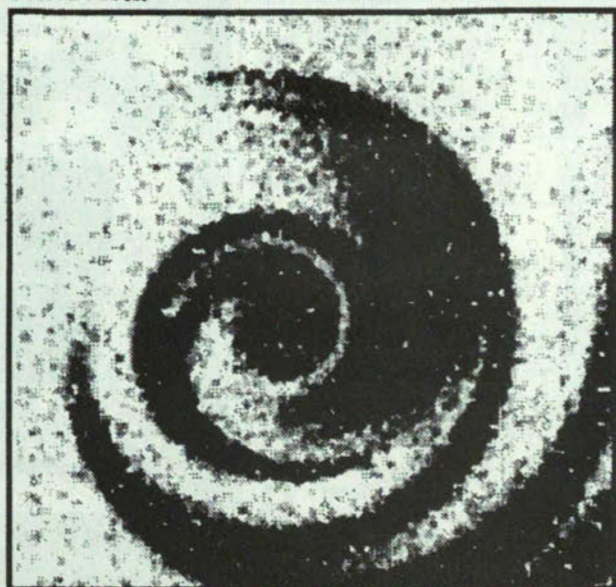
N.V.

Rupert K.

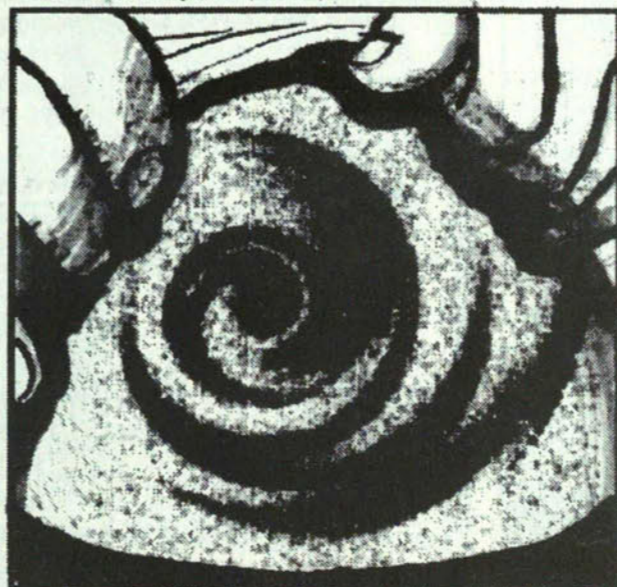
... ET DU CHAOS ET DE LA CONFUSION NAÎTRONT L'INDIVIDUALISME, LA HAÏNE ET LA DÉCADENCE QUI INOCULERONT UN POISON EN CHACUN DE NOUS...



... LE RÉGNE DU CHAOS CONDUIRA LE MONDE À SA PÉRTE DANS UN FRAGAS COSMOGONIQUE QUI ANÉANTIRA NOTRE UNIVERS...



... TEL LE GRAIN DE SABLE SEMANT LA CONFUSION DANS LA MÉCANIQUE UNIVERSELLE NOUS SOMBRERONS TOUS DANS LE NÉANT APOCALYPTIQUE.





L'insignifiante fureur du vide

Ce sont les risques du métier: il fallait bien que quelqu'un se dévoue et mène cette éprouvante et dangereuse enquête journalistique consistant à couvrir, pour les lecteurs du *Couac*, l'émission *La Fureur*. C'est tombé sur moi et juré, je n'aurais rien demandé... *La Fureur*, c'est un pseudo-quiz diffusé les jeudis soirs de 20 heures à 21 heures sur les ondes de Radio-Canada (oui, oui, la télé d'État), et animé par l'insignifiante Véronique Cloutier. J'ai été envoyé en mission, sans casques bleus pour m'escorter, ni l'espoir d'être sauvé de la bêtise par des frappes aériennes. J'ai donc dû assister impuissant à ce spectacle horrifiant d'une télévision d'État qui participe au nettoyage éthique et jette la culture dans une fosse commune.

Je m'étais déjà endurci le système en écoutant, voilà quelques années, le *Véro show*, présenté à Musique Plus. C'est là que j'avais compris que toute idée de progrès est vaine et que l'humanité est constamment menacée de régression. Dans l'histoire de l'évolution naturelle, Véronique Cloutier n'est pas le chaînon manquant, c'est le chaînon manqué. À l'ère de l'intelligence artificielle règne toujours la bêtise au naturel.

Pour couvrir *La Fureur*, je me suis documenté, lisant par exemple la description qu'en faisait Paul Cauchon dans les pages du *Devoir*: «Le quiz-vedette de l'été: une heure de danses, de concours, de karaoké dans une atmosphère endiablée. Québécois? Peut-être. Mais très énergisants. Et un bon show de télé.» Hé! Cauchon: ça va pas la tête? Le départ de Lise Bissonnette t'a si complètement perturbé que t'en perds la raison. Le problème avec *La Fureur*, ce n'est pas que c'est québécois, c'est que c'est idiot et complètement insignifiant. Il n'y a pas plus d'intérêt dans cette émission que dans une fin de party où une bande d'amis déconne de façon désordonnée, sinon qu'à *La Fureur*, ces déconneurs sont d'indignes représentants de l'industrie culturelle. Eh bien, comme toutes les autres, cette industrie produit beaucoup de pollution et de déchets encombrants. Mais quel intérêt y aurait-il eu à filmer le dépôt de la carrière Miron pendant une heure?

«Énergisants», disait Cauchon? Vrai! Mais c'est l'énergie du désespoir, celle qui vous pousserait à jeter votre téléviseur par la fenêtre si vous n'aviez pas peur qu'un enfant innocent ne le reçoive sur la tête. Comment une télévision d'État peut-elle en arriver à diffuser quelque chose d'aussi vide? On m'accusera d'élitisme, mais détrompez-vous: Véronique Cloutier fait partie de l'élite. L'élite de la connerie. Elle la dirige, l'organise, l'encourage. Elle en est l'héroïne, le leader charismatique et la télé d'État lui voue un véritable culte de la personnalité. Véronique Cloutier parle heureusement moins dans *La Fureur* que dans son désolant *Véro show*, mais cela ne l'empêche pas de dire des âneries chaque fois qu'elle ouvre la bouche: «une autre victoire, ça fait jamais de tort», «le beat, ça t'regarde», «tu chantes mal, mais t'as des connaissances, ça peut aider dans les quiz». Et pour indiquer à Laurence Jalbert qui venait de terminer un tour de piste qu'elle devait retourner en coulisse, Vérochose lui dit: «Laurence, tu peux suivre ton fil»... C'est malheureux que Véro soit dotée d'un micro sans fil, car on aimerait bien, nous aussi, qu'elle suive le fil non pas de sa pensée — elle en est dépourvue — mais de son micro qui la menerait vers la sortie, déjà un moindre mal, ou vers l'électrochoc qui réveillerait peut-être quelques neurones...

Et Radio-Canada, ce Titanic de béton, a eu la lumineuse et courageuse idée de reprogrammer *La Fureur* pour l'automne... C'est de la violence politique, une atteinte aux droits de la personne, c'est la dictature de l'insignifiance écœurante. *Jawohl, mein Fureur!*

FRANCIS DUPUIS-DÉRI



Photo: Valérie Remise

«Rénovation» de la piscine Lévesque à Montréal. La piscine, contrairement à ce que l'affiche de l'entrepreneur de la ville annonce, a en fait été rasée. Elle avait été construite en 1908, une autre réalisation pour la conservation du

Arbres sauvés

Jacques Hébert publiera-t-il son autobiographie, demande *La Presse* (24-08)? «Ça n'intéresserait personne», affirme l'ancien sénateur et fondateur des éditions du jour. Ce type a toujours eu plus de jugement comme éditeur que comme politicien.

Communiqué

«La ville de Sherbrooke informe les citoyennes et citoyens qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer quant à la présence de limaces noires à Sherbrooke comme le laissait croire l'information préliminaire de la semaine dernière.» (*La Nouvelle*, 31-07) Au sujet des risques que représente Jean Charest pour la ville, on attend toujours les résultats de l'expertise.

Nouvelle McDo

À Squamish en Colombie Britannique, un restaurant de la tristement célèbre chaîne de restaurants s'est syndiqué. Il devrait donc fermer sous peu. En attendant, la bouffe demeure immangeable.



► Écologie

Dans les réserves fauniques du Québec, vous pouvez chasser et pêcher, procéder à des coupes de bois, vous pouvez aussi construire des chemins forestiers et utiliser des embarcations à moteur. Mais afin de protéger la nature, il est «strictement interdit» d'amener avec vous un chien. Au Québec, on pense à tout.

Au secours!

Quebecor lance un magazine consacré aux émissions de TOS pendant que TOS met en ondes une émission consacrée à un magazine de Quebecor.

La preuve est faite: le néant existe. Bientôt vous le verrez, vous l'entendrez et vous le lirez.

À la sauce

Après que Via Rail soit devenu Via Rail Canada, que la Société canadienne des postes se change en Postes Canada, que la Banque fédérale de développement se mue en Banque de développement du Canada, voilà que l'allocation familiale fédérale, appelée «prestation fiscale pour enfants», devient la «prestation fiscale canadienne pour enfants». Avec un peu de sauce canadienne, tout a toujours meilleur goût dans le plus meilleur pays du monde.

F. D'AMOURS

Mon martien favori

Vu au défilé gai sur le char des raëliens: «La religion qui t'accepte». Sur celui du Parti Nouveau Montréal: «Le parti qui t'accepte». C'est comme ça qu'on apprend que Jacques Duchesneau a été fabriqué en laboratoire par des extraterrestres.

Moins de 65 ¢

Le dollar canadien descend sous la barre des 65 ¢ américains. C'est de la faute aux séparatistes, à l'abbé Groulx et au référendum que le Québec pourrait tenir en 2024 avec l'approbation de la Cour suprême.

Édition spéciale

La *Tribune* de Sherbrooke ne recule, décidément devant rien. Après avoir présenté à ses lecteurs, le 5 avril 1997, un numéro spécial intitulé «À 1000 jours de l'An 2000», la direction du journal propose cette année, le 15 août, un numéro intitulé «À 500 jours de l'An 2000».

Des projets pour l'avenir, à part continuer d'être aussi débile que *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières? Qui: imprimer un numéro spécial intitulé «À 250 jours de l'An 2000» et, pour souligner l'arrivée du nouveau millénaire, réaliser une entrevue spéciale avec Roger D. Landry et Jean Charest sur le sens du monde.



L'étincelle
L'explosion
La propulsion



La bougie d'allumage
qui fait démarrer
votre entreprise

IMPRIMERIE
IMPRESSION
DE PAPIETERIE
DE BUREAU
CARTES D'AFFAIRES
EN-TÊTE DE LETTRES
FACTURES
ENVELOPPES
PUBLICITÉS
AUTOCOLLANTS
BROCHURES - AFFICHES
REVUES - DÉPLIANTS
THERMOGRAVURE

DESIGN GRAPHIQUE
CRÉATION D'IMAGE
CORPORATIVE
LOGO - PUBLICITÉ
MATÉRIEL PROMOTIONNEL
RETOUCHE PHOTOGRAPHIQUE
DIGITALISATION GRAPHIQUE
EFFETS SPÉCIAUX 2D-3D
MONTAGES ET
CRÉATIONS GRAPHIQUES
MISE EN PAGES DE
JOURNAUX, REVUES, LIVRES
ET PÉRIODIQUES



ZIRUAL DESIGN & IMPRIMERIE
1830 AMHERST • (514) 525-3781



Le Couac

Abonnements par téléphone:

(514) 274-5468 • (800) 361-1431

- Abonnement régulier d'un an: 25 \$ + taxes = 28,76 \$
- Abonnement régulier de deux ans: 45 \$ + taxes = 51,76 \$
- Abonnement institutionnel et de soutien: 50 \$ + taxes = 57,51 \$

PAR LA POSTE, FAITES PARVENIR VOTRE CHÈQUE À L'ORDRE DE:
PÉRIODICA 1155, avenue Ducharme, Outremont (Québec) H2V 1E2

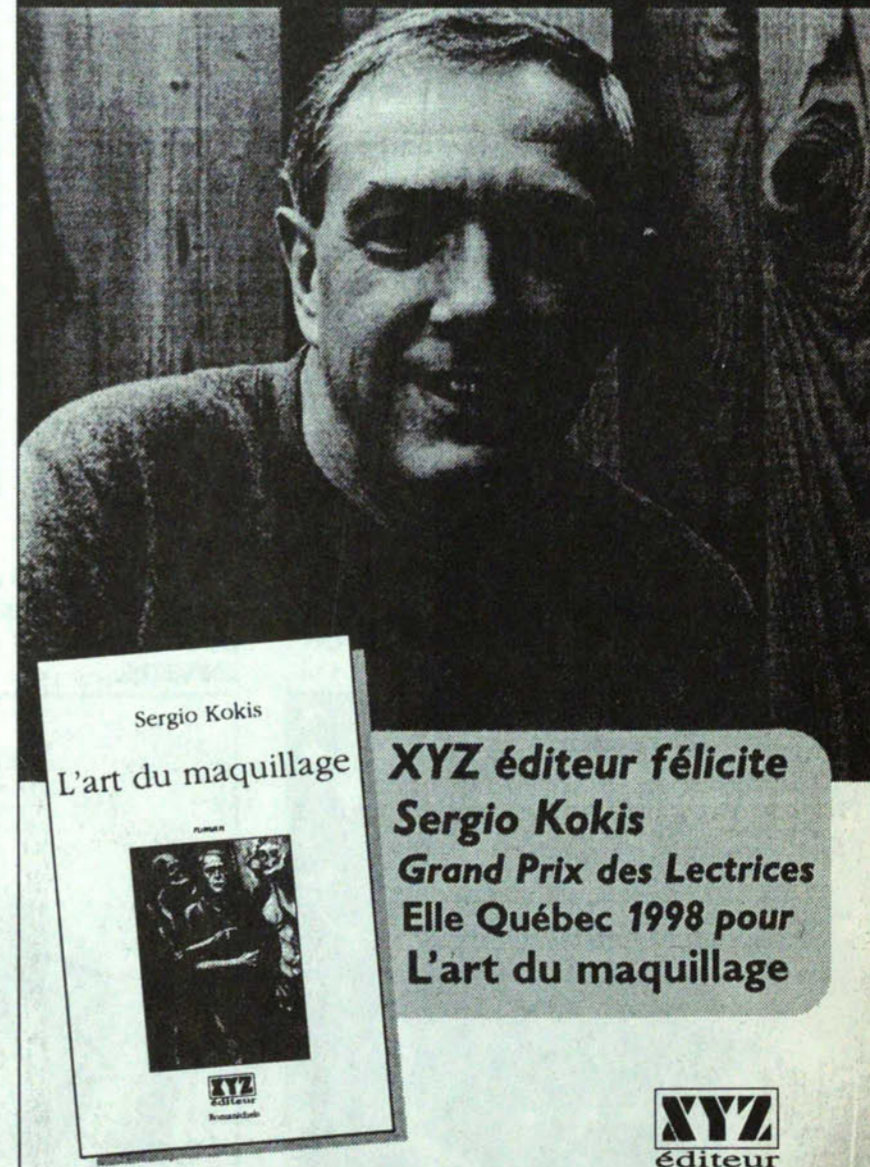
Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ Téléphone _____

(514) 274-5468 • (800) 361-1431

XYZ éditeur



Sergio Kokis
L'art du maquillage

XYZ éditeur félicite
Sergio Kokis
Grand Prix des Lectrices
Elle Québec 1998 pour
L'art du maquillage



XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courrier électronique: xyzed@mlink.net



Des raisons économiques

La crise qui touche le dollar canadien nous révèle que sous l'illusion d'une unanimité rassurante, la science économique est sujette à des questionnements, des tâtonnements, des modes, des contradictions et des oppositions. On croit généralement que l'économie répond à des lois naturelles que nous révélerait la théorie libérale. Cette dernière exprimerait des lois universelles, serait donc critiquée seulement par des irresponsables. Bref, contester le libéralisme serait aussi fou que de nier la loi physique de la gravité avant de sauter dans le vide.

L'économie n'est pourtant pas un phénomène «naturel» et universel, mais plutôt le résultat d'une construction artificielle plus ou moins rationnelle et volontariste. Ainsi, l'économie repose sur des institutions aussi peu naturelles que les instruments d'échange (troc, métaux précieux, papier, monnaie, monnaie virtuelle) ou encore des lois définissant et protégeant la propriété privée et des règlements interdisant des pratiques qui pourraient faire capoter le système (ventes pyramidales).

Naguère, on ridiculisait avec raison la prétention à la scientificité du marxisme dit «vulgaire», qui se contentait d'expressions comme «lutte de classes» ou encore «dialectique historique» pour démontrer sa connaissance des lois de l'histoire humaine. Aujourd'hui, le «libéralisme vulgaire» a remplacé le «marxisme vulgaire», et ce sont d'autres expressions passe-partout — le libre marché, le laissez-faire, l'offre et la demande — qui donnent à une pensée son apparente rigueur scientifique.

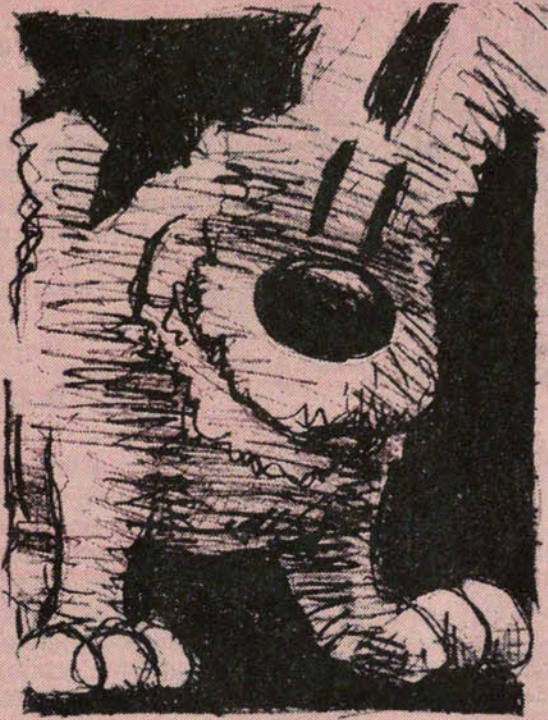
Alors qu'hier encore, celui qui n'adoptait pas le discours du marxisme vulgaire était accusé de jouer le jeu du capital, celui qui aujourd'hui met en doute la loi de l'offre et de la demande met en danger l'équilibre socio-économique de la planète, menace la production et encourage un accroissement du chômage. Bref, après l'idéaliste petit-bourgeois faisant le jeu du grand capital, voilà venu l'idéaliste petit-chômeur faisant le jeu de l'État providence. Une idéologie dogmatique en a remplacé une autre.

S'il est vrai que le libéralisme offre certaines pistes pour comprendre et gérer notre système économique, il n'est pas certain que tous nos choix de vie

doivent être faits en fonction de la raison économique libérale. Sinon quoi? Devrait-on tomber en amour selon la loi de l'offre et de la demande ou parce qu'aimez telle personne serait rentable? Il y a certes une raison économique, mais il y a aussi une raison esthétique, une raison morale, une raison amoureuse, une raison familiale, une raison nationale, une raison démocratique, etc. Chaque raison est de plus traversée par des tendances opposées et souvent contradictoires. Ainsi, l'économie du secteur public, l'économie communautaire bienveillante, l'économie industrielle et l'économie virtuelle de la spéculation ne répondent pas aux mêmes objectifs et ne peuvent être évaluées selon les mêmes barèmes.

Aujourd'hui, la crise du dollar canadien révèle que les mots creux du libéralisme vulgaire dissimulent une raison économique éclatée et indéfinie. Alors que plusieurs économistes et de nombreux cambistes exigent que la Banque du Canada augmente les taux d'intérêt, les stratèges de l'institution ont préféré l'attentisme. Qui a raison, qui a tort? On réalise enfin que même chez les économistes libéraux, il ne semble pas y avoir une seule vérité. Et que derrière des mots comme «performance», «productivité» ou «plein emploi», il y a des situations complexes qui exigent parfois de favoriser soit l'exportation, soit l'importation, de choisir entre une rentabilité à court, moyen ou long terme, d'encourager le secteur primaire, secondaire ou tertiaire, les multinationales ou les PME, etc. On découvre que choisir le laissez-faire, c'est encore faire un choix et déterminer des vainqueurs et des perdants. Hier, les marxistes disaient qu'en prenant le parti du prolétariat, tout le monde y gagnerait à long terme et qu'advierait une société plus juste. Aujourd'hui, les libéraux répètent qu'en faisant le pari du laissez-faire, tout le monde y gagnera à long terme et qu'advient une société plus riche. Et s'il n'existait pas une recette capable de tout solutionner? Une fois de plus, l'être humain a le devoir de constater la complexité du monde social et de faire des choix. Mais il est vrai qu'adhérer à une secte et répéter des slogans est à la fois plus sécurisant et plus facile.

FRANCIS DUPUIS-DÉRY



ÉCONOMIE

À la chaîne

Le président de GM, John Smith, annonce que d'ici l'an 2005, la compagnie va produire en moyenne un nouveau produit tous les 28 jours. Des chômeurs en série?

TVA

La télévision de TVA a demandé au CRTC le droit de diffuser sa programmation d'un océan à l'autre. Pourquoi? Le président, Daniel Lamarre, est clair quant aux motifs de son groupe: 40% de ses ventes de publicité sont faites à Toronto. Il trouve donc normal que ses annonceurs puissent voir ce que TVA diffuse, c'est-à-dire de la pub et des émissions spéciales sur Marie-Soleil Tougas, comme chacun le sait.

Claude, la voix-de-son-maître, Picher

Profit des entreprises québécoises, l'an dernier? 15,7 milliards, en hausse de 17%.

Commentaire de Picher: «Personne ne conteste que les entreprises doivent faire des profits. Une compagnie qui ne fait pas d'argent ne peut pas réinvestir et créer de l'emploi.»

C'est pas fini. «Il est impossible de fixer un seuil de profit qui serait raisonnable.» (La Presse, 11-08).

Ce qui est bien avec lui, c'est qu'il suffit de considérer le contraire de ce qu'il dit pour avoir une idée de ce qu'il est sain de penser.

Ivrogne

«Wall Street titube.» (La Presse, 11-08).

— J'ai bu trop de profits, je pense que je vais aller vomir une récession dans la toilette des pauvres.

L'économie pour tous (1/12) En guise d'introduction

D'abord, une petite introduction avant de toucher au cœur du propos de cette série de douze d'articles.

Des années que presque toute la vie politique est dominée par la lutte au déficit et par le remboursement de la dette et voilà qu'un récent sondage nous apprend qu'une majorité de gens ne sont même pas fous de faire la différence entre l'un et l'autre.

Ce que tu dépenses en surplus de ton salaire annuel, qui est trop petit pour arriver, c'est ton déficit sur ton budget annuel; ce que tu dois à la banque comme hypothèque, faute de quoi tu serais à loyer, c'est une dette. Note aussi que sans dette à peu près personne n'aurait de maison et qu'à peu près aucune entreprise n'aurait pu exister. Mais tu as avalé que la dette du gouvernement c'était le mal absolu. Et aussi que le déficit était énorme. Or on aura effacé le déficit en des temps records. On ne te dira jamais assez à quel point tu es bonne pâte... Tu vas cracher encore un peu pour la crise asiatique, dis?

Tiens, encore. L'argent, les banques, le PIB, le marché — et j'en passe — sont des mots qu'on lit tous les jours dans les journaux mais dont nous n'avons, pour la plupart d'entre nous, qu'une vague connaissance de ce qu'ils peuvent bien signifier. Bien sûr, des experts viennent nous causer de tout ça à la radio, dans les journaux, à la télé. Mais c'est drôle, quand ils ont fini de répondre à nos questions, on ne comprend même plus ce qu'on leur avait demandé. Et la plupart du temps, de toute façon, ils décident des questions auxquelles ils vont répondre.

Et puis ils se contredisent, ces oiseaux-là, ou alors ils content n'importe quoi et son contraire, puis sortent une jolie formule mathématique qui vous justifie absolument tout ce que vous voulez. Pensez seulement à Claude Picher...

La vérité est que les économistes sont les curés d'aujourd'hui et que le marché est un dieu qui ne nous parle qu'à travers eux.

Or, cette nouvelle théologie est aussi doctrinaire que l'ancienne. Comme elle, elle possède son vocabulaire pour initiés et pratique l'excommunication des hérétiques. Le Saint Siège s'appelle aujourd'hui la Banque Mondiale, et la Sainte Inquisition, c'est le Fonds Monétaire International.

Un jour, on peut l'espérer, nos descendants feuilleteront en s'esclaffant nos journaux (non, pas *Le Couac!*) et nos manuels d'économie politique. Ils découvriront ainsi en rigolant les écrits de nos pseudo-experts.

Je vous disais donc que ce premier texte est une introduction. Alors je continue d'introduire, si vous permettez.

Ne reculant devant rien, *Le Couac* a décidé de prendre les devants et de commencer à montrer que l'économie peut être amusante. Et surtout compréhensible. On a donc pris au hasard un expert, Raymond la Science. Lui, c'est moi. On a demandé à Raymond d'essayer de comprendre et de raconter ce qu'il comprendra. Le résultat de ce travail: une petite introduction à l'économie politique en douze leçons. Sans frais.

Ça nous paraît utile. Parce qu'on a quand même le droit de savoir pourquoi on est au chômage ou pourquoi, quand on a le sentiment qu'il y a quelque chose de pourri au royaume du libre marché, on ne se trompe peut-être pas complètement.

Mais d'abord, c'est quoi, au juste, une économie?

Une économie, c'est une institution sociale qui permet la production et la consommation de biens et qui le fait selon des modalités déterminées qui constituent, elles, un système d'allocation. Le marché de nos sociétés capitalistes, la planification centrale des anciennes économies des pays de l'Est sont des systèmes d'allocation.

L'étude de telles institutions est une chose relativement récente. Elle remonte au XVIII^e siècle. C'est Adam Smith qui inaugure cette nouvelle science, l'économie politique. On causera donc un peu de lui, en soulignant à quel point ce brave Smith ne ressemble guère à la caricature qu'en donnent aujourd'hui nos Grands Prêtres. Puis on parlera de quatre autres économistes importants, représentatifs, il me semble, d'un assez large éventail de positions qu'on peut soutenir concernant la production, la consommation et l'allocation. Voici ces quatre zigotos, dans l'ordre où ils vont apparaître: Vilfredo Pareto, Karl Marx, John Maynard Keynes et Milton Friedman.

Après quoi viendront quelques thèmes incontournables: l'argent, les banques, la valeur, etc.

Puis l'économie de marché actuelle, ses défenseurs et ses critiques.

Enfin, et on sera alors au printemps prochain, on parlera des alternatives à l'économie de marché et au néolibéralisme actuel. Je vous présenterai un modèle d'économie participative, histoire de faire la preuve que, non mais, le marché c'est pas une loi de la nature et qu'il est tout à fait possible de produire et de consommer autrement. Ce qui serait peut-être même souhaitable. Mais c'est là une question politique, qui engage des valeurs: vous vous ferez bien votre propre idée. Après tout, c'est bien d'économie politique qu'il s'agit, non? Mais il ne faut surtout pas la glisser sous le tapis, cette question, et tenter de faire croire que les lois du marché sont du même ordre que celles de la gravité, ce qui est le mensonge le plus énorme de cette fin de siècle, n'en déplaise aux experts. Parole de pas expert.

Au fait, selon vous, quels critères règlent chez nous la consommation? La production?

Prenons un exemple concret, au hasard... Bill Gates valait, il y a quelques jours, 61 613 milliards \$ US. Oui, oui, milliards. Les actions de Microsoft, ce jour-là, ont augmenté de 0,875 \$. Ce cher Bill s'est donc enrichi de 483 millions en cette seule journée. Bill vaut maintenant autant que les 40% des Américains les plus pauvres, soit 106 millions de personnes, selon Edward Wolff qui a pris le temps de calculer tout ça. Moi, j'aurais pas eu la force.

Empruntons une image à Michaël Albert. Une économie, celle des États-Unis par exemple, produit une tarte. Quels critères déterminent la portion de la tarte à laquelle Bill a droit? Que pensez-vous de ces critères? Pouvez-vous imaginer d'autres critères que ceux-là pour déterminer à quelle portion de tarte quelqu'un a droit?

On en reparlera. Et du reste aussi.

RAYMOND LA SCIENCE

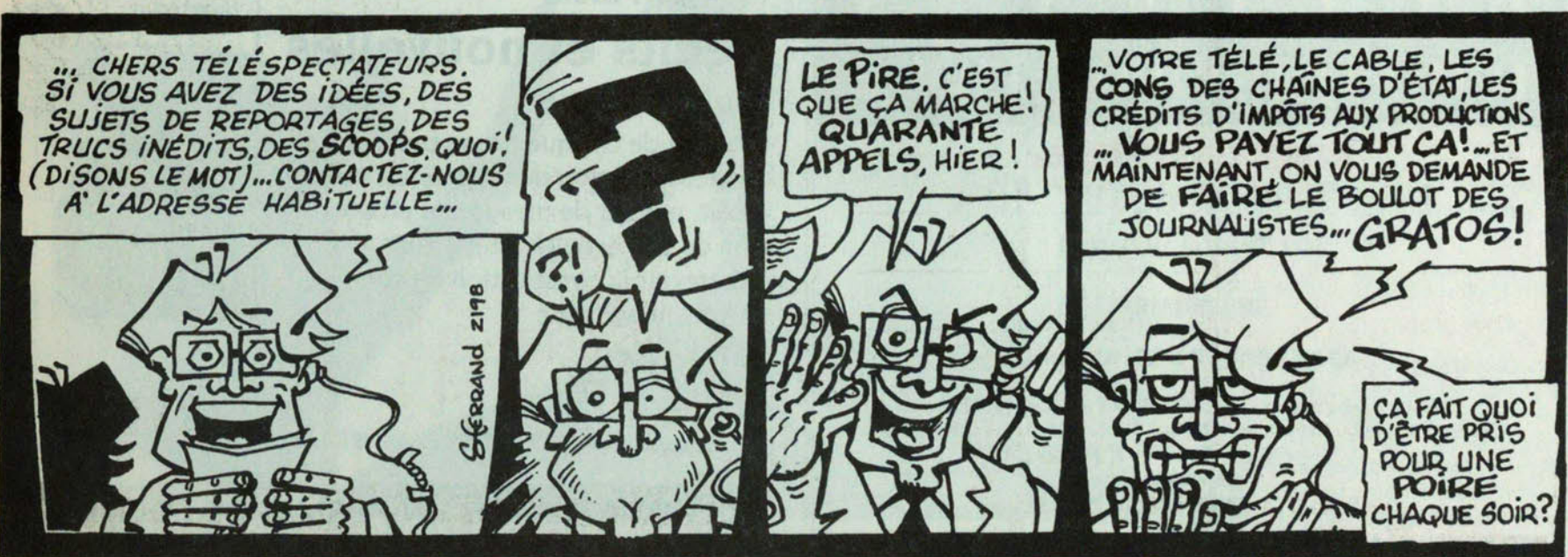
BRUTALEMENT DIRECT

SERRAND

TOUTE LA LUMIÈRE SERA FAITE.



FAITES VOTRE TÉLÉ VOUS MÊMES!





Arts

L'art du bronze ou «l'éternité éphémère»

Des pieds imposants, des jambes lourdes, un tronc gracieux et une tête minuscule tournée vers les étoiles. Les personnages en bronze de Gérard Bélanger allient puissance et fragilité et invitent au dépassement de soi. La légende raconte d'ailleurs que toutes les galeries d'art qui les ont hébergés ont été dévalisées.

L'âge de bronze

Il y a 5000 ans, l'âge de bronze succédait à l'âge de pierre. L'alliage à base de cuivre est à ce point résistant que survivent encore des pièces millénaires. C'est ce que Bélanger appelle «l'éternité éphémère». D'abord peintre, Gérard Bélanger découvre peu à peu le potentiel de la troisième dimension, puis du bronze. Mais après plusieurs stages à l'étranger, il décide que, non, il ne passera pas sa vie, comme les autres artistes, à aller faire fondre ses pièces en Ontario, aux États-Unis ou en Europe. Il perfectionne sa technique grâce aux procédés utilisés par l'industrie aéronautique américaine et met sur pied, en 1987, la Fonderie d'art d'Inverness. Les premiers élèves de Bélanger ouvrent en 1989 une seconde fonderie, l'Atelier du bronze, à l'autre bout du village. En 1995 naît le Musée du Bronze d'Inverness, économusée qui combine galerie d'art et centre d'interprétation. Le village d'Inverness s'autoproclame dès lors le «haut lieu du bronze». La technique qui y est pratiquée rivalise sans rougir avec ses concurrents mondiaux. Certains prétendent même qu'elle les surpasse...

D'esclave à Titan

En raison de sa complexité, la technique du bronze incite à la modestie, mais c'est également celle des géants. Tant d'heures et tant de minutie exigent de l'artiste une soumission totale à la matière, qui, une fois domptée, rend hommage à son maître. La création ne représente qu'une infime partie du travail. Celui-ci implique en effet la réalisation d'un moule en élastomère, d'un modèle en cire, d'une coquille en céramique, sans compter la soudure, le polissage et les acides pour chacune des pièces. Car on a beau en tirer une série, chaque bronze est unique et exige la répétition de toutes les étapes. Artisan, technicien et créateur, maître-bronzier, Gérard Bélanger ne se drape pas dans la gloire de l'artiste, mais participe à l'ensemble des opérations menant du modèle original à l'œuvre finale. Ses personnages, surtout des femmes, ont tous la même physionomie: un corps massif qui s'affine et semble aspirer par le ciel. En voir un intrigue; en voir plusieurs donne accès à un univers qui réinvente les proportions et la notion d'équilibre. Ces êtres aériens sont porteurs d'espoir et semblent détenir le secret de la félicité. Ils ont pour titre: *Euphorie*, *Bonheur de vivre*, *Le Baiser*, *Sources de vie*, *Extase*, *L'Envol*, et quoi encore... L'artiste se défend bien de faire dans le tragique: il croit au bonheur et l'exprime dans son œuvre. Rieur, discipliné, pédagogue, conteur, ambassadeur et bon vivant, Bélanger insufflé donc son âme à ses pièces, gardant, tout comme elles, les pieds sur terre et la tête dans les étoiles.

NADINE VINCENT



Bonheur de vivre, du sculpteur Gérard Bélanger: les pieds sur terre et la tête dans les étoiles

La vie d'artiste

Le documentaire produit par Radio-Canada sur le Refus global avait un côté... heu... comment dire... zing-boum-paf? Plein d'effets spéciaux, d'incrustations, de la numérisation en masse, des plans de trois secondes, des images qui dansent le gogo: c'était spectaculaire, mais en fin de compte assez ennuyeux. Beaucoup de place pour la haute technologie, très peu pour les gens. Le Refus global y était réduit à un réservoir à anecdotes, la recherche historique y avoisinait le degré zéro. Rien de nouveau sous le soleil, en somme. Notre télévision reste la même.

Il y avait aussi Jean-Paul Riopelle, seule trace d'humain dans tout ça. Mais nous savons qu'il vieillit mal. Or, pour les bourgeois qui ont des reproductions de Van Gogh dans leur salon, il est un artiste «génial mais fou» — bref, un cliché. Et c'est ce cliché bête mais ambigu que l'émission a voulu donner. On a donc braqué la caméra sur lui en s'imaginant faire du cinéma vérité et on a ainsi obtenu une minute sidérante qui nous a donné le goût de lancer des cailloux.

On doit Refus global 1948-1998 — *La quête de la liberté* — à la bande d'esthètes chromés qui réalisent *La Vie d'artiste*. Donnez-leur le mandat de réaliser un essai sur Fernand Dumont, le générique de la *Soirée du hockey*, ou un documentaire sur la vie intellectuelle de Véronique Cloutier, et vous obtiendrez le même résultat.

MARCO DE BLOIS



Langue

Petit Larousse illustré 1999

Qu'ont en commun Jacques Villeneuve, Isabelle Adjani, Kofi Annan et Tony Blair? Il font cette année leur entrée dans le *Petit Larousse 1999*, «le dernier *Petit Larousse* du millénaire!» Après la refonte importante de l'année dernière, le PLI intègre à sa nouvelle édition une trentaine de nouveaux mots, sens et locutions, et une vingtaine de nouvelles personnalités. Bien sûr, en contrepartie, certains mots ont été éliminés, mais on ne nous fait pas la grâce de nous indiquer lesquels. Quels sont donc les nouveautés cette année? Essentiellement des termes liés à la haute technologie, mais aussi d'autres plus courants comme le verbe *rapper*, l'adjectif *zen* (dans le sens de «calme, serein, décontracté») et le nom *wok*. Avis aux amateurs de scrabble!

Noms propres

Aucun nouveau toponyme dans le PLI 1999. Quant aux personnalités, médiatisation oblige, on retrouve 8 politiciens, 4 acteurs, 3 sportifs, 2 écrivains, 1 comédien, 1 musicien et 1 voyageuse (!). Pour les amateurs de devinettes: quelle est la différence entre un acteur et un comédien? L'Hollywoodianité peut-être. Si De Niro, Hoffman, Pacino et Adjani sont dits acteurs, le pauvre Laurent Terzieff, qui n'a joué que dans des films de Carné, Buñuel, Pasolini ou Clouzot, est dit comédien.

Informatique

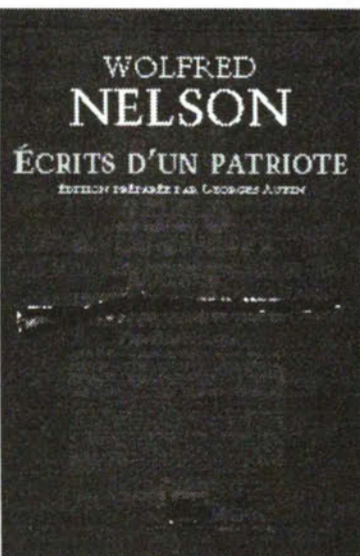
Dans le domaine informatique, le conflit reste entier entre l'Office de la langue française du Québec, qui tente de trouver des équivalents français à une terminologie anglaise, et les institutions françaises (dictionnaires et Académie) qui se contentent de franciser la graphie de mots anglais. Pour CD-ROM, le Larousse accepte cette année *céderom* là où l'OLF propose *doc* (disque optique compact), et transpose le *e-mail* en *mél* (pour messagerie électronique) là où l'OLF tente d'imposer *courriel* (courrier électronique). La mondialisation que devait apporter la *toile* (calque de l'anglais *web*: le réseau Internet) vire donc plutôt à l'affrontement terminologique qui oppose deux visions du monde.

Féminisation

Enfin, pour ce qui est de la féminisation des titres, les Français font du rattrapage. On trouve ainsi dans le dictionnaire des échos des grands débats de l'année. Tout en se protégeant en disant «refléter l'évolution des usages, sans volonté polémique», le PLI 1999 atteste les formes féminines *députée*, *eurodéputée* et *ministre*. Mais pour faire plaisir à Maurice Druon et à l'Académie française, il précise que «En France, le titre reste *Madame le ministre*, au fém., dans la langue administrative». Ou'est-ce à dire? Quant aux *peintre*, *ingénieur*, *savante* et autres *consule*, toujours absentes du PLI, elles devront s'adresser à l'Assemblée nationale si elles veulent exister avant le prochain millénaire...

NADINE VINCENT

ÉCRITS D'UN PATRIOTE



« Nous avons été forcés de faire voir que nous avions le courage de résister, si nous ne voulions passer pour un peuple esclave, lâche et dégradé. »

Wolfred Nelson

EN LIBRAIRIE



Le Couac

Abonnements

par téléphone :

(514) 274-5468 • (800) 361-1431

- Abonnement régulier d'un an : 25 \$ + taxes = 28,76 \$
- Abonnement régulier de deux ans : 45 \$ + taxes = 51,76 \$
- Abonnement institutionnel et de soutien : 50 \$ + taxes = 57,51 \$

PAR LA POSTE, FAITES PARVENIR VOTRE CHÈQUE À L'ORDRE DE : PÉRIODICA 1155, avenue Ducharme, Outremont (Québec) H2V 1E2

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ Téléphone _____

Recherches amérindiennes au Québec

La question autochtone est au cœur de l'actualité québécoise. Mais qu'en est-il ailleurs sur la planète?

PRÉSENTEMENT EN KIOSQUE

PEUPLES AUTOCHTONES DANS LE MONDE
États-Unis, Nouvelle-Calédonie, Sibérie,
Taïwan, Malaisie et Australie

RENSEIGNEMENTS ET ABONNEMENT : (514) 277-6178

BULLETIN D'HISTOIRE POLITIQUE

NUMÉRO SPÉCIAL:

Les rébellions de 1837-1838
au Bas-Canada

EN LIBRAIRIE

ou
ABONNEMENT D'UN AN: 40 \$

Faites parvenir votre chèque libellé à l'ordre de l'AQHP, a/s Pierre Drouilly, Département de sociologie, UQAM, C.P. 8888, succ. Centre-Ville, Montréal, H3C 3P8



Diffusion Prologue



BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

COLLECTION DE POCHE



JACQUES FERRON

Escarmouches

Ces textes, publiés entre 1954 et 1974, s'intéressent à la réalité sociale, politique et littéraire du Québec. Ils manifestent, dans une langue caustique avec ironie et humour, l'impatience de Ferron.

HUBERT AQUIN

Récits et nouvelles

Tout est miroir

Cette étude critique des premières œuvres de fiction de l'auteur de *Prochain épisode*, permet de mesurer la progression de son activité littéraire et d'entrevoir la constitution de son univers imaginaire.



EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LES BONS LIVRES EN FORMAT DE POCHE



130^e anniversaire de La Lanterne Diabolique Arthur Buies

Paris, juin 1860. Un jeune Canadien de 20 ans, inscrit au Lycée impérial Saint-Louis, décide d'abandonner ses études. Il part pour l'Italie où il se fait soldat pour combattre le pape tandis qu'au Canada ses compatriotes s'enrôlent en masse pour le défendre. Ce jeune homme aux cheveux bouclés enfila la chemise rouge des hommes de Garibaldi et porte le poignard à la ceinture. Durant l'été, il se bat à Melazzo et à Policastrel (Sicile). Réaction outrée de tante Luce Drapeau-Casault, sa tutrice: «non, cela n'est pas possible, Arthur, né dans la Religion chrétienne et élevé dans des principes religieux». Ce mauvais catholique est un de nos meilleurs écrivains. Il s'appelle Arthur Buies.

L'armée, la discipline de l'armée, cela pèse vite à un esprit aussi libre. Donc, retour en France. Nous sommes en septembre 1861. Buies reprend ses études, donne des leçons, mène une vie de bohème, toujours vêtu de sa chemise rouge, reflet de son éclatante audace. La tante dévote lui envoie de l'argent, inquiète de préserver sa réputation plus que celle de son neveu: «fais bien attention à l'usage que tu vas faire de cet argent car toutes les nouvelles de Paris sont bien vite rendues à Québec et puis, mon cher enfant, ne perd pas de vue la présence de Dieu qui voit tout ce qui se passe de plus caché». Des mises en garde vaines, bien sûr. Personne ne réussit à le contenir. Pas même lui.

Janvier 1862: c'est le retour en Amérique. Buies devient rédacteur d'un journal libéral, *Le Pays*, et animateur à plusieurs titres d'un club non moins libéral, l'Institut canadien. Cet institut est une sorte d'université libre fréquentée par des juristes, des étudiants et quelques notables. L'Institut canadien possède une riche bibliothèque et présente chaque année des conférences. Sans trop y croire, sans trop s'en rendre compte, Buies devient avocat. Mais une seule chose l'intéresse vraiment: devenir écrivain. «Je serai écrivain, le meilleur.» En juin 1867, nouveau départ pour la France, où il espère cette fois pouvoir s'installer pour de bon et se tailler une place dans le monde des lettres. Il fait durant ce voyage la connaissance de George Sand: «Quelle femme.»

Mais il se retrouve vite sans le sous et, sous les cris répétés de son estomac, perd patience. Il rentre au Canada au moment où *Le Globe*, un journal parisien, lui offre une place. *Le Globe* se veut «l'organe de la démocratie» et le défenseur des principes de la Révolution française. Au nombre de ses principaux collaborateurs, Émile Zola et Jules Vallès...

Buies est pour une réforme des mœurs électorales. «Personne n'ignore [...] jusqu'où est poussée la corruption électorale en Angleterre; il n'y a que celle exercée en Canada qui puisse en donner une idée.»

Le mariage? Après tout pourquoi pas, pourvu que ce soit «un contrat libre,

compte de cet accapareur insatiable qui se laisse appeler saint homme, et qui depuis vingt ans s'engraisse de la crédulité stupide de ses diocésains.»

Et la Confédération canadienne? Buies s'en moque. La liberté politique se trouve ailleurs, pense-t-il. Peut-être du côté des principes qui ont mené à la création des États-Unis? La Confédération «ne donne pas des droits; au contraire, elle en ôte.» Il raille un des principaux pères du Canada fédéral, George-Étienne Cartier, patriote devenu sir après avoir viré capot en passant par Londres.

Tout de même parfois un peu vite en affaire, ce Buies: «le monde entier proteste contre la peine de mort». Non, vraiment. Pas même aujourd'hui. Ne pas oublier nos voisins américains et les réactionnaires, toujours, partout.

Ces beaux traits qui révèlent la pensée d'Arthur Buies, je les tire tous des pages de *La Lanterne*. Publié par Buies pendant vingt-sept numéros, de septembre 1868 à mars 1869, ce journal connut toutes les misères. L'Église voulait le faire interdire. Des gamins qui vendaient *La Lanterne*, certains recevaient des curés l'ordre de brûler les exemplaires du journal. L'imprimeur, toujours à cause du clergé, décidait à tout moment de ne plus imprimer le journal. Buies tenait ce fragile édifice journalistique à bout de bras, seul. Il travaillait tard dans la nuit, toujours seul, enfin presque: «Ma chambre est pleine de fantômes. Dans un coin le diable qui rit à se tordre.»

Buies cherchait des hommes debout, des hommes droits qui défendraient la liberté de parole. Il n'en trouvait pas, bien sûr. Une telle proclamation de la liberté est, partout et toujours, une provocation. Les hommes (femmes comprises) n'aiment pas les esprits trop indépendants. N'est-ce pas un problème universel plutôt que national? Il croyait, lui, que c'était là d'abord un problème national. «Nous sommes un peuple vil, méprisable et abject.»

On fit tout, même après sa mort, pour l'empêcher de parler ou pour lui faire dire ce qu'il ne disait pas, ce qui revient au même. Rien ne manque, pendant près d'un

siècle, pour alimenter la désinformation à son sujet. Claude-Henri Grignon, dans ses *Belles histoires des pays d'en haut*, le réduit aux dimensions d'un sombre petit scribe besogneux au service d'un curé Labelle bon vivant. L'image s'impose. Voyez ce que dit Grignon, en 1963, devant l'Académie canadienne-française: «Cet écrivain de gauche-là me désespère et me dégoûte.» Grignon sait bien devant qui il se trouve. Pour être en accord avec ses positions politiques personnelles, une seule chose à faire: détruire ce diable. Et il s'y emploie de son mieux: «J'ai bien fait de m'attaquer à Buies, anticlérical. [...] On a bien fait de condamner *La Lanterne*.»

Marcel-Aimé Gagnon, dans le livre qu'il consacre à Buies en 1964, se plaint qu'il ne distingue pas «la vérité bénéfique» de la «vérité maléfique». En d'autres termes, il affirme que toute vérité n'est pas bonne à dire. Réponse déjà formulée par Buies, au siècle précédent: «c'est une maxime de poltron». Léopold Lamontagne, en 1957, se désole de devoir conclure que Buies est voltairien: «Buies a respiré ce poison dans l'atmosphère qui l'entourait et il n'est guère difficile de relever, dans une partie de son œuvre, des traces d'intoxication.» Intoxiqué par Voltaire! Une garantie de souplesse pour l'esprit, en somme.

Buies, c'est une lumière trop forte. Il estime trop la liberté d'expression pour ne pas être jugé dangereux par toutes les sociétés, celle de son temps comme la nôtre. Buies, vous dis-je, c'est le diable.

Les pages de *La Lanterne* sont merveilleuses. Faut-il s'étonner qu'aucun éditeur ne les ait rééditées intégralement? À peine. La plupart des écrits de cet homme ne l'ont jamais été à ce jour. Trop dangereux, sans doute.

Buies avait une plume, du souffle et des idées. Cela est rare. Il demeure aujourd'hui encore presque aussi seul qu'en son temps. Au milieu de l'imposture, de l'inertie, des bêtises, des petites et de l'unanimité à tout crin, un tel homme nous manque. Reviens, Buies.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU



Page frontispice de *La Lanterne*. À la demande de Buies, c'est l'artiste Alfred Boisseau, membre de l'institut canadien, qui dessina cet hydre et ses sbires terrassés par la lumière.

À Montréal, inspiré par la lecture en France de *La Lanterne* d'Henri Rochefort, Buies lance en 1868 un petit hebdomadaire du même nom où il exprime ses idées tout en lumière. Quelques numéros sont adressés à Rochefort, qui confiera en 1910 à Jules Fournier n'en conserver qu'un souvenir très vague. Et pourtant.

exclusivement civil et privé» et que «la femme mariée possède une capacité absolue en ce qui touche sa personne ou ses biens». L'avocat Jacques Perrault fera jaillir ces idées sur la place publique... dans les années 1950.

Au sujet de l'Évêque de Montréal, M^{gr} Ignace Bourget: «J'ai à révéler des choses qui feront frémir d'indignation sur le

Un inédit de Jacques Ferron Le drapeau

I

Nous avons un drapeau, il flotte sur le Parlement: une croix blanche dans le bleu du ciel, et quatre petites fleurs de lys, mine de rien, qui disent beaucoup. Elles étaient d'abord inclinées. L'Honorable Premier ministre déclara: «Ces lys ne conviennent pas à notre race.»

- Comment donc?
- Ils pendent.
- Mais oui, cela est vrai.
- Ils vont tomber; relevez-les.

Quand les quatre petits lys eurent la pointe en l'air, l'Honorable Duplessis fut satisfait: «Voilà, dit-il, le drapeau de notre race.»

II

On s'attroupe devant le Parlement. Une certaine émotion partage les cœurs.

— Moi, dit l'un, on m'aurait donné le nez de Maurice sur une poche de farine que j'aurais encore été content.

On ne se lasse pas de regarder le drapeau, cette conscience, cette revanche — car l'une ne va pas sans l'autre chez un peuple conquis.

Et parlant de revanche, j'aperçois l'élégant député de Laurier qui sort du Parlement. Je le congratulate, il me congratulate, nous nous congratulons, et, l'effusion passée, je lui demande: «Expliquez-moi l'affaire du redressement: ils sont gaillards, la pointe en l'air, vos petits lys!»

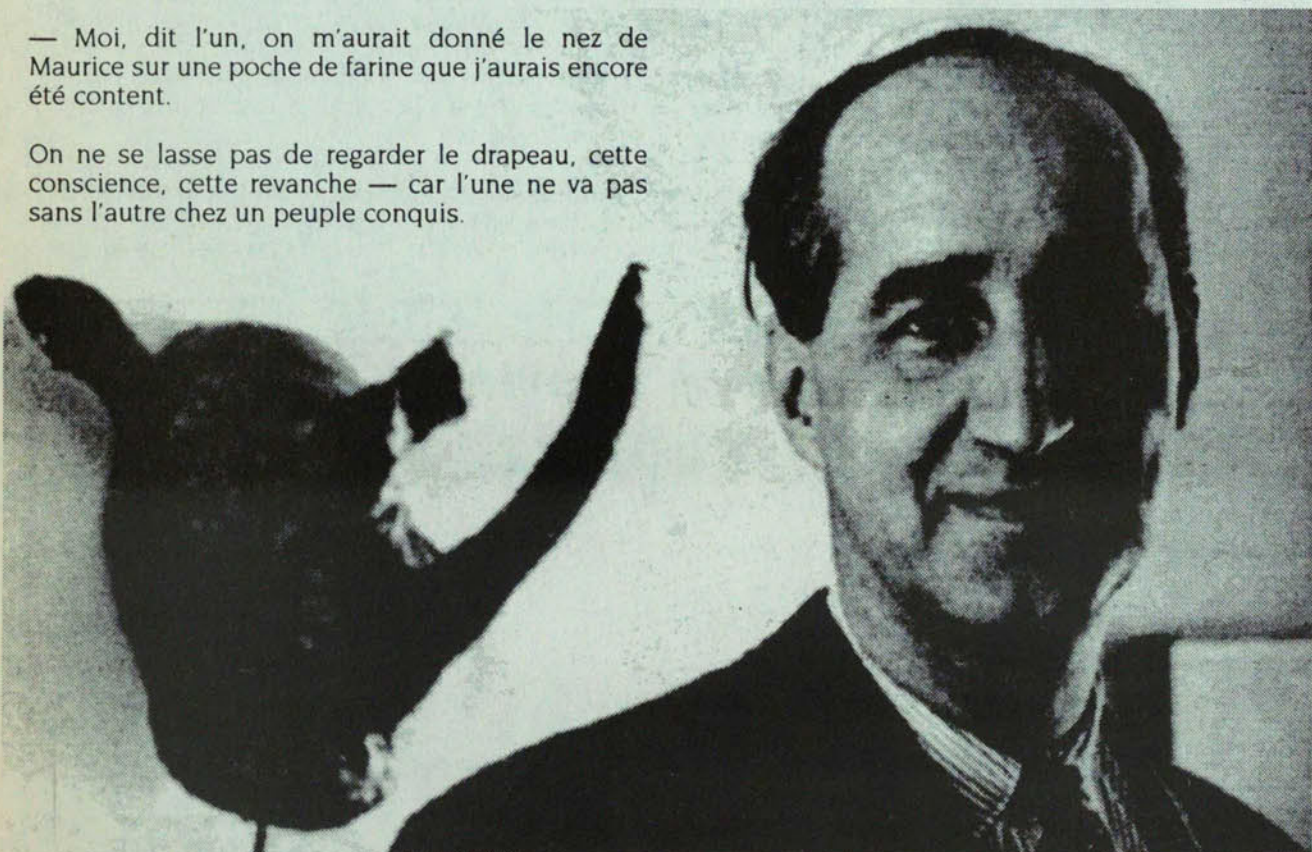
Laurendeau* sourit. Je le presse. Il me dit:

- Vous savez, les berceaux qui nous ont vengés: on les a remplis d'une façon ou d'une autre, mais de toute façon il a fallu au préalable un redressement. Vous saisissez?
- Si je saisis!...

— C'est ce redressement que le Premier ministre, âme poétique, évoque sur le bleu du ciel en redressant des lys.

JACQUES FERRON
[1948]

*André Laurendeau fut député du Bloc populaire à l'Assemblée législative de 1944 à 1948.



Jacques Ferron (1921-1985), Éminence de la Grande Corne d'une mare à l'autre.

La Lanterne Dire vrai

Il faut dire ce que l'on pense. Ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir.

«Quiconque a une pensée, dit Paul Louis Courier, est tenu de la produire et de la mettre au jour pour le bien commun. La vérité est toute à tous.»

«Qu'importe ce qu'on dit de vous! Les jésuites criaient autrefois contre le grand Pascal et l'appelaient tison d'enfer, cela signifie toujours un homme qui dit vrai et se fait écouter.»

«Savez-vous ce qu'il peut y avoir dans une idée, et quand vous empêchez une idée d'éclorre, savez-vous si vous n'anéantissez pas des mondes?» (Milton — sur la censure).

Ici, il ne faut ni penser, ni dire ce qu'on pense. Quiconque a des idées est un écervelé: mais s'il les exprime, c'est un scélérat.

J'accepte d'être un scélérat, ne pouvant me résoudre à être un honnête homme en laissant faire le mal.

Toute vérité n'est pas bonne à dire. C'est là une maxime de poltrons. Dès qu'une chose est vraie, elle est bonne à dire, et doit être dite. C'est l'avantage qu'elle a sur le mensonge qui n'est jamais bon à dire, même pour la plus grande gloire de Dieu.

Le clergé n'a pas demandé la suppression de *La Lanterne*, comme l'a prétendu un journal de Québec. Le clergé ne demande rien en Canada. Quand il veut quelque chose, il l'ordonne.

Il a commandé à M. Chapleau, libraire de la rue Notre-Dame, de ne plus vendre *La Lanterne*, mais ne lui a pas demandé.

Maintenant c'est au tour de M. Perry qui refuse de la vendre.

Voilà les moyens qu'on emploie. Et l'on dira que le clergé est fort en ce pays! Quoi! voilà un ordre qui se prétend dépositaire de la vérité absolue, et il n'est pas seulement capable de la défendre, et il a lui presque toute la presse, il a ses organes attirés, quotidiens, et pour combattre un pamphlet qui ne paraît qu'une fois par semaine, il en est réduit à

faire peur aux libraires qui le vendent! C'est là une puissance!

Si vous étiez réellement forts, craindriez-vous les attaques d'un simple citoyen comme moi, et ne m'auriez-vous pas écrasé déjà par des réfutations indiscutables, puisque vous avez avec vous la vérité?

Vous avez fait peur aux libraires, mais vous avez bien plus peur qu'eux, vous, puissance.

J'ai tort ou j'ai raison. Si j'ai tort, montrez-le. Si j'ai raison pourquoi vous opposez-vous à la raison?

Vous croyez que vous allez me vaincre, moi, comme vous avez fait de tant d'autres qui n'ont pas eu le courage de vous braver et qui vous croyaient trop forts, tandis qu'ils n'étaient, eux, que trop faibles.

Vous croyez que les moyens ordinaires d'intimidation, que les persécutions, que la pauvreté, que les intrigues dans les familles, que l'exécration de mon nom, que toutes ces lâchetés de la force réussissent contre moi... non, non, jamais!

Je suis prêt à tout, j'ai fait le sacrifice de tout, de mon repos, de mon avenir pour dire la vérité et je la dirai.

Venez maintenant m'arracher ma *Lanterne*. S'il n'y a plus de libraires pour la vendre, il restera toujours un homme pour l'écrire et un public pour la lire.

Oui, on lit *La Lanterne*, ce qui prouve que si vous avez encore assez de force pour captiver les gens par l'intérêt, vous n'en avez plus aucune sur la conscience, sur le sentiment de la vérité qui pénètre la foule.

Qu'on m'enlève toutes mes espérances, qu'on me réduise à la pauvreté la plus amère, que mon pain dur soit arrosé de larmes, tant que j'aurai un souffle de vie, on ne m'enlèvera jamais ce qui est au fond de mon âme, la haine de l'imposture.

Arthur Buies,
La Lanterne, Montréal, 1868.





L'ombre de Staline

Vous souvenez-vous de tous ces visages radieux dans le métro, le matin du retour au travail après le verglas? Un coup qui marque, moi ça m'avait beaucoup émue, j'avais trouvé ça vraiment épataant. La rentrée, c'est pareil: c'est joli tous ces gens qui sont si contents, et bien sûr je ne peux que m'en réjouir. Avec peut-être cette différence en septembre, que comme l'homme a pris cette mauvaise habitude de s'habituer à tout et à n'importe quoi y compris aux vacances, il faut y mettre les bouchées doubles pour qu'il brûle d'envie de rentrer. Mais du moment que tout est dans le «sentiment d'appartenance», c'est évidemment un jeu d'enfant (montrer qu'on va de nouveau s'occuper de lui puisque que c'est toute notre société — marchande — qui rentre).

Dans un pareil cloaque mes bulles d'air pur sont encore bien souvent les bouillons, sauf qu'il y a aussi une rentrée littéraire avec des déferlements de papier dans les librairies, ce qui n'est pas du tout idéal pour trouver un bon livre en restant calme. Raison de plus, me suis-je dit, pour m'enfoncer davantage dans l'hérésie et méditer Raoul Vaneigem. Sa *Lettre de Staline à ses enfants réconciliés* (Verdier, 1998) est un régal (cynisme, intelligence, inventivité et fantaisie bien sûr... oui tout y est), un discours d'outre-tombe terriblement vivant: «Le Parti ferme, l'Église rouvre ses portes, les croyants changent de chapelle. L'important, mes amis, ce n'est pas le culte, ni la couleur des chasubles, c'est que les gens s'agenouillent. Tant que les foules s'inclinent par respect, fatigue, ignorance, résignation, ennui, qu'elles abdicent devant un homme, une idée, un objet, un gramme d'héroïne, un litre de vodka, tout me confortera dans l'idée que mon image, sous quelque espèce qu'elle se sanctifie, ne s'efface pas. Tant qu'il y aura des foules! Tout simplement.»

Et Staline peut dormir tranquille. «Déboulonnez mes statues! Déboulonnez, prêcheurs de liberté et pêcheurs de gros sous! Déboulonnez, démocrates du tiroir-caisse, bureaucrates en col vert, débris nationalistes et jeunes espoirs de l'affairisme!

Déboulonnez, mes enfants bien-aimés!

La moustache est tombée, le sourire reste.»

C'est pas con, et pas triste non plus bien que lucide; pour plus d'optimisme (et de toute façon) il faut aussi lire *Nous qui désirons sans fin* (Cherche-Midi Éditeur, 1996; «Folio actuel», 1998).

SABINA BADILESCU

PUM

Les Presses de l'Université de Montréal, jusqu'ici sous le contrôle de Gaëtan Morin éditeur, sont à partir du mois de septembre dirigées par les Éditions Fides.

Industrie culturelle

Pour subventionner la production de films, ouvrons des restaurants «Planète ONF».

Alain Delon fait son cinéma

L'acteur Alain Delon a un cimetière de chiens sur une de ses propriétés à la campagne. C'est sa fierté. C'est son plaisir. Songe-t-il aussi à se faire construire un cimetière pour la liberté d'expression?

Delon vient de faire interdire par les tribunaux français la rédaction d'une biographie à son sujet (*Le Monde* 07-08). Sur la seule foi d'un court synopsis proposé aux éditions Grasset par le journaliste Bernard Violet, l'acteur a entrepris une action en justice. Non seulement l'écriture du livre est-elle interdite par les tribunaux mais la publication du synopsis aussi!

On croit rêver. Au pays des droits de l'homme, l'écrivain n'en est plus un. Il ne lui est plus permis en effet de manier librement la plume, cette arme légère comme un nuage et puissante comme l'éclair. Avant même que l'auteur écrive, il faudra désormais voir à soupeser ses intentions et le poids relatif de chacun de ses mots. Notre époque est une horrible tache d'encre.

Livre

Journal des années noires

Je ne croirai jamais que les hommes soient faits pour la guerre. Mais je sais qu'ils ne sont pas faits pour la servitude.

Jean Guéhenno

J'ai découvert Jean Guéhenno par une entrevue de Gilles Archambault avec l'auteur, en reprise au FM, il y a quelques années. Le même Gilles Archambault qui s'indigne encore chaque vendredi dans *Le Devoir*: une voix humaine qui s'insurge contre la bêtise ambiante. Je l'aime profondément cet homme, parce qu'il m'aide à ne pas désespérer.

Et j'aime Guéhenno, aussi profondément pour les mêmes raisons. Cet écrivain français d'origine ouvrière me rappelle Fernand Dumont qui refusera lui aussi toute sa vie de se couper de son enfance et de ses frères de misère. Malheureusement, il ne reste aujourd'hui de son œuvre que le *Journal des années noires*, réédité chez Gallimard. Tout le reste a été oublié et rejeté dans l'ombre par la mode du jour, les dernières nouveautés et les marchands de best-sellers.

Guéhenno commence son journal après la défaite de la France en 1940, en pleine désespérance, alors que chacun tente de faire comme si. Comme si rien ne s'était passé. Comme si le pays n'était pas la fiction de la normalisation: les écrivains doivent continuer à écrire, les cinéastes à filmer, les peintres

à peindre, les sculpteurs à sculpter. Quelques-uns collaborent avec joie. La plupart s'arrangent comme ils peuvent avec la censure.

Guéhenno, lui, refuse de jouer le jeu. Il choisit le silence. Le silence comme geste de résistance. Il refuse de publier. Comme si de rien n'était. Chaque jour, il note ses pensées. Il ne sait pas qu'un jour on publiera ses pensées. Il ne sait pas qu'un jour on publiera son livre. Au plus profond de la nuit, il ne sait pas combien de temps durera l'occupation ennemie. Dix ans, cent ans, mille ans. Et pourtant, il écrit. Pour lui-même. Pour ne pas désespérer.

Ce qui m'émeut dans ce livre magnifique, ce livre essentiel, c'est la droiture de cet homme, ses convictions morales, sa force de caractère alors qu'autour de lui la plupart font avec, et savent les règles du jeu. Un exemple de résistance dans la Grande noirceur de tous les temps. Un très grand bonhomme.

Son livre paraîtra finalement en 1947. «Ils savaient que la liberté est à chaque instant menacée par la mort et qu'il faut à chaque instant, pour vaincre la mort, être prêt à la mort.»

PIERRE FALARDEAU

Jean Guéhenno, *Journal des années noires*, Paris, Gallimard.

C'est trop moche, l'homme!

Pour commencer, une petite histoire vraie pour vous présenter un homme comme on me l'a présenté... La scène se passe à Paris, fin août 1996. Elle sort d'une minuscule librairie avec sous le bras une biographie de Céline, traverse la rue et s'installe à la terrasse d'un café. Aussitôt, un homme aux longs cheveux blancs s'approche d'elle et l'interpelle par son nom: «Alors comme ça, cette ordure vous intéresse? ce monstre... ce génie!» Il crie ces mots, elle a peur mais «Oui», qu'elle répond. Malheureusement, elle ne saura jamais ce que cet homme pensait du monstre-ordure-génie, car son épouse vint le tirer par la manche en lui adressant un sourire complaisant; en revanche, pour la première fois ce jour-là — sans doute, une ruse de la Raison? —, elle eut très peur des idées politiques. Cette mystérieuse scène s'accordait parfaitement avec certaines réponses embarrassées et évanescentes de ses profs de français et d'histoire; même après que le vieil homme lui eût rendu son portefeuille (oublié sur le comptoir du libraire), elle se demandait encore qui il était et comment il connaissait son nom.

Haï ou piédestalisé, Céline reste un écrivain controversé et méconnu. Ses écrits politiques et antisémites — qui ont le plus contribué à alimenter les polémiques (*Mea Culpa*, *Bagatelles pour un massacre*, *L'École des cadavres* et *Les Beaux*

Drapes) sont d'un accès difficile — sauf à travers les sites Internet de nazillons ou autres machins pour la plupart nauséux. Pourtant, avec Proust, Céline est le plus grand classique du XX^e siècle, et ce siècle se raconte à travers lui.

La publication chez Gallimard des *Lettres de prison* de Louis-Ferdinand Céline éclaire d'un jour nouveau cette période sombre de la vie de l'écrivain. Pendant sa détention sans jugement à Copenhague, de décembre 1945 à juin 1947, ce sont quelque deux cents lettres que Céline a écrites à sa femme, Lucette Destouches, et à son avocat Maître Mikkelsen. La préface et les nombreuses notes de François Gibault, auteur d'une biographie très complète de Céline, replacent ces lettres dans leur contexte particulier; notamment, cette France où l'heure était aux procès d'épuration. Ainsi, ces lettres sont d'abord celles d'un homme traqué, menacé d'extradition et de mort, tenu dans l'ignorance de tout ce qui le concerne. Elles témoignent de sa fureur de vivre, de son attachement à Lucette et à Bébert (leur chat); elles expriment toute la mesure de son humiliation et de ses souffrances, son dégoût et sa révolte, ses fureurs impuissantes, sa détresse, sa peur. Et par rapport au provocateur suicidaire qu'il fut durant l'Occupation («Je ne suis pas un homme à message, je ne suis pas un homme à idées»,

répétera-t-il souvent), le persécuté persécuté à son tour semble raisonner un peu plus derrière les barreaux de la Vestre Feangstel (prison de l'ouest).

On retrouve le langage outrancier qui caractérise toute l'œuvre de l'écrivain, ses débâcles de paroles, sa poésie et sa drôlerie, et puis toujours son anarchisme irrécupérable, son pessimisme absolu et son obsession pour l'idée de décadence. «Il faut avoir été méprisé par de telles épouvantables incapables ahuris pour être bien dégoûté à jamais de s'occuper des êtres humains! Mon Dieu quelle immonde race! Il faut les prendre pour leurs charmes physiques (s'ils en ont) mais pour le reste mon dieu dans 999 cas sur 1000 quel cloaque! quelle gluante empuetrante infectieuse haineuse sottise.» Je n'ai jamais dit que je le trouvais marrant. Seulement je pense qu'avec toutes les autres correspondances, déjà publiées ou à venir, ces lettres constituent une part importante de l'œuvre de Céline. Et que c'est l'œuvre d'un écrivain qu'il faut absolument lire ne serait-ce que par curiosité, même s'il fut à la fois et mille fois ordure, et monstre, et génie.

SABINA BADILESCU

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres de prison à Lucette Destouches et à Maître Mikkelsen 1945-1947* Paris, Gallimard, 1998.

Le carnet du cinéphile las

Big money!



Je réfléchissais récemment aux chroniques que j'écris dans cette gazette. Quand on vieillit, on se prend souvent à regarder derrière pour évaluer le chemin parcouru. Je me sens comme ça aujourd'hui.

Écrire dans *Le Couac* ne paie pas. Jean-François Nadeau est une brute sanguinaire qui nous tient ligotés dans une grange des Cantons de l'Est et nous ordonne d'écrire des méchancetés sur Richard Martineau. Alors que j'aime bien Riri-le-clown, ce sympathique idiot du village global.

En plus, *Le Couac* ne fait pas partie des magazines et journaux de prestige sollicités partout à travers le monde. Mes confrères de *La Presse* et du *Journal de Montréal*, par exemple, sont invités régulièrement à Hollywood pour assister à des avant-premières de films. On appelle ces réceptions des *junkets*. Ils y croisent des vedettes, font des interviews de 5 minutes en compagnie de 148 journalistes, se gavent de hors-d'œuvre et de vins californiens et se font offrir de manger un kiwi aux anchois (ça fait très nouvelle cuisine) avec Uma Thurman ou Ralph Fiennes (au choix). Quant à votre humble serviteur, ne faisant pas partie du *jet set*, il écrit pour un obscur mensuel lu par quelques maniaques et une armée d'avocats.

Tant de sanglots longs m'incitent à retrouver des pensées positives. Comme il me faut un modèle pour ne pas sombrer dans l'enfer de la drogue, je choisis Roger Frappier. Voilà quelqu'un qui a réussi. Producteur du *Déclin de l'empire américain*, de *Jésus de Montréal*, de *Cosmos*, de *Un 32 août sur la terre* et de bien d'autres films, Roger est assez bel homme et je suis sûr qu'il a un condo quelque part avec une grosse BMW dedans. Et récemment, il accordait une interview à la revue *Qui fait quoi* pour souligner l'hommage qu'il a reçu à Cannes.

Mais d'abord, sachez que le *Qui fait quoi* est la bible mensuelle de l'industrie du cinéma, de la télé, de la publicité, de l'Internet, du multimédia et du diaporama à crinque. Petits pauvres sans avenir, s'abstenir. Lue essentiellement par les «professionnels de la profession» (dixit Jean-Luc Godard), on y trouve tout ce que les *businessmen* de la culture ont besoin de savoir, c'est-à-dire, en fait, rien d'intéressant. Pour dire vrai, c'est plate comme la pluie. Les textes ont la densité d'une chronique du TV *Hebdo* et sont critiques comme ceux du *Prions en église*. Pourtant, ça se vend. C'est inouï. Il y a du monde pour lire ça. Il y a quelque chose que je n'ai pas compris. Pourquoi suis-je tombé si bas?

Revenons à nos moutons clônés. Dans le *Qui fait quoi* de juillet-août 1998 (numéro double estival), Roger raconte: «Je pense que c'est une responsabilité commune, qui va autant aux quotidiens, aux mensuels, à la télévision, de s'intéresser davantage, tous ensemble, à la mise en marché de nos films.» Pas aux films, mais à leur mise en marché. Intéressant. Plus loin: «On ne peut pas être les seuls à parler de nos films et il faut que les autres qui œuvrent dans le même domaine [NDLR: les journalistes] en soient conscients et mettent la main à la pâte.»

Roger a raison d'affirmer que «nos émissions culturelles quittent les cases de grande écoute les unes après les autres pour se retrouver dans des cases d'écoute plus difficiles». D'autant plus qu'il y a encore des fonctionnaires de la SRC qui croient que *La Fureur*, cette crise d'épilepsie fluo animée par la *barbie girl* de Saint-Lambert (dixit Mado Lamotte), honore le mandat culturel de la maison. Cependant, nous comprenons dans les propos de Frappier qu'il souhaite en réalité une émission de plogues. Un *Entertainment Tonight* à la sauce québécoise. Alors que des plogues, il y en a déjà beaucoup (trop) dans les médias. Vous connaissez Anne-Marie Losique? Une mini-jupe tenant un micro. Une vraie plogue.

Mais ce que Dieu veut, l'homme le veut. Je commencerai donc ici une chronique de plogues. *Le carnet du cinéphile enjoué*: tiens, c'est joli. Et le *Qui fait quoi* nous servira de source d'informations.

Alors, je commence. «Le président de Télé-Québec, Paul Inchauspé, a reçu le prix Carrière décerné par l'Institut d'administration publique du Québec.» Bravo pour votre grand œuvre et ne tardez pas à «clairer» Anne-Marie Dussault pour la remplacer par Riri-le-clown. «Luc Picard tourne *Nazareth*, USA sous la direction de Richard Ciupka.» Il faut dire que ce jeune homme est habitué aux rôles de condamnés à mort. «Louis Saïa met la main à la pâte pour terminer *Les Boys II*.» Louis, prend ton temps, nous ne sommes pas pressés, attends que la glace fonde. «FAI: 6,5 millions \$ vont à 11 % des demandes.» Voilà qui est fort enrichissant au plan du vécu. «Jean-Pierre Plante chez Avanti.» Félicitations, et mes amitiés à M^{me} Avanti. «ACTC et ACCO: bureau conjoint à Montréal.» Voilà une nouvelle formidable qui consiste en sept mots, dont deux que nous ne comprenons pas. «Internet télévisé: le câble de l'avenir.» Je ne ferai pas de blague là-dessus. «Toshiba lance l'affichage progressif.» Il faut dire que cela manquait à ce monde. Moi, j'ai mon affichage progressif à portée de main. «Le DVD-9 à double couche est disponible.» Sont-ce des couches avec du pipi bleu? «Sylvie Dussault revient chez Spectra.» Sylvie, ne nous quitte plus, vilaine, tu nous as fait une de ces peurs. «Un documentaire produit par la SRC s'intitulera *Drapeau: sa vie, sa ville* (titre de travail).» À quand *Guy Cloutier, sa vie, sa fille*?

Voilà, mes amours, et rendez-vous le mois prochain pour une autre chronique de parfait bonheur.

MARCO DE BLOIS

Dans le numéro d'octobre

En vente dès le 2 octobre

SPÉCIAL 1^{er} anniversaire!



JEAN-FRANÇOIS NADEAU